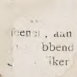
L'ARCHITECTURE & la DÉCORATION FRANÇAISES

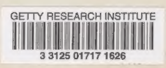
XVIIIE & XIXE SIÈCLES

DEUXIÈME SÉRIE



LIBRAIRIE CENTRALE D'ART ET D'ARCHITECTURE
ANCIENNE MAISON MOREL, CH. EGGIMANN, SUCCESSEUR
PARIS 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN PARIS


, aan
bbend
ker



L'ARCHITECTURE ET LA DÉCORATION
FRANÇAISES
AUX XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

L'ARCHITECTURE

ET

LA DÉCORATION FRANÇAISES

AUX

XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE D'ART ET D'ARCHITECTURE
Ancienne maison MOREL, CH. EGGIMANN, successeur.
106, boulevard Saint-Germain



Fig. 1.

EXPLICATION DES PLANCHES



ÉPÉTERONS-NOUS ce que nous disions, en tête de l'explication des planches de la première série de cet ouvrage? Le succès qu'a rencontré cette dernière nous en dispenserait. Mais, cependant, il peut être bon d'exposer à nouveau les principes qui nous ont guidés dans la recherche de tant de motifs, remarquables à des titres divers, leur analyse et leur groupement. Et, tout d'abord, il s'agit d'un répertoire de documents utiles à l'architecte, au sculpteur, au décorateur (cette dernière qualification entendue dans sa signification la plus générale), et de documents qui ne sont pas toujours et nécessairement des chefs-d'œuvre au sens ordinaire du terme. Des œuvres de moins grande envergure sont souvent plus utiles à consulter, car elles fournissent à l'étude et à l'application des matériaux d'ordre plus pratique; et elles ont pour elles, bien souvent, le charme, l'intimité, l'adaptation logique, l'harmonie, qui peuvent manquer à des ensembles plus grandioses.

Pas plus que précédemment, aussi, nous ne prétendons nous abstenir de donner des monuments connus. Quand ce sera le cas, c'est qu'il n'en existe pas, jusqu'ici, de reproductions satisfaisantes ou de détails suffisants. Au surplus, l'expérience n'a fait que fortifier notre conviction au sujet des détails, presque toujours inconnus, des monuments en apparence les mieux connus. — De même que sur les planches ou dans les notices de la première série, nous nous abstenons en général des appellations commodes, mais vagues, de style Louis XV, style Louis XVI, style Empire; des dates, ou à défaut, une appréciation d'époque valent mieux que ces désignations souvent arbitraires, qui ne tiennent pas compte des périodes de transition, des fluctuations de la mode sous un même règne et de l'évolution naturelle des formes décoratives, de ses étapes et de ses nécessités.

En ce qui concerne le procédé de reproduction, nous avons employé également la phototypie. Il est incomparable en ce sens qu'il permet des reproductions très nettes et d'aspect très avantageux. Il a de plus cet avantage d'exiger la sincérité complète des négatifs photographiques; il fournit donc le document tel qu'il est, sans la moindre interprétation.



l. I et **LXV** : LYON, CATHÉDRALE DE SAINT-JEAN, FERRONNERIES DIVERSES. — On ne pouvait mieux ouvrir ce recueil, nous semble-t-il, que par l'admirable grille de la sacristie de Saint-Jean, construction très postérieure aux parties voisines. La sacristie est située, on le sait, dans l'angle formé par le transept sud et les chapelles absidales; on y pénètre par une sorte de passage cintré, percé dans la face orientale du transept, et c'est à l'entrée de ce passage — jadis chapelle de la Madeleine, plus généralement désignée sous le nom de Petite-Madeleine, fondée et dotée, au début du XIIIe siècle, par Pierre de Montbrison, sacristain de Saint-Paul — que se dresse le beau portail de fer forgé que nous publions.

Notre planche I le donne à assez grande échelle pour qu'aucun détail n'échappe à nos lecteurs. Derrière la grille, on distingue le susdit passage voûté, puis la porte proprement dite de la sacristie du chapitre, placée dans une baie ogivale. Grille et porte sont à deux vantaux; ceux de la grille sont maintenus par un large encadrement où court le plus élégant des méandres, encadrement qui englobe aussi l'imposte semi-circulaire à décor rayonnant; l'ensemble est d'une harmonie et d'un rythme parfaits.

En plan, les vantaux et l'imposte, par une recherche savante, présentent une profonde incurvation qui ajoute au charme de la composition. Trois parties constituent cette dernière : les panneaux du bas des vantaux, dont le décor dérive d'une coquille centrale adornée de rinceaux assez touffus; ceux du haut, séparés des précédents par un court méandre, et qui forment chacun un tout composé de motif vertical en arabesques; l'imposte, occupée tout entière par une grande coquille simple.

Cette composition est-elle due à un architecte ou à un ferronnier particulièrement habile? On ne sait. Mais on peut inférer de certaines analogies de style qu'elle offre avec les grilles du chœur, qu'elle est due, comme celles-ci, au sieur Muly, lequel — ainsi que nous l'apprend M. Lucien Bégule dans sa remarquable *Monographie de la cathédrale de Lyon* (p. 217) — exécuta, en 1760, les riches barrières en fer forgé du chœur. L'époque, en tout cas, semble la même pour les deux œuvres, et si la grille de la sacristie paraît un peu plus sévère, cela provient, sans doute, de ce qu'elle n'était point destinée, comme celle du chœur, à faire l'ornement du sanctuaire, à être constamment sous les yeux du clergé et des fidèles. En outre, elle a perdu nombre des ornements en tôle repoussée, feuillages, rinceaux et coquilles, qui l'ornaient : cas fréquent dans les monuments de la ferronnerie, dont il devient difficile ainsi de bien apprécier l'ordonnance et les quantités primitives.



Fig. 2.

Nous parlions des grilles du chœur. La planche **LXV** en donne un des motifs, ceux-ci se répétant à droite et à gauche, dans les travées de la croisée. C'est là l'œuvre du sieur Muly, qui l'exécuta pour le prix modique de 4.348 francs. Il faut tenir compte qu'elles avaient été forgées, à l'origine, pour fermer les travées faisant communiquer le chœur avec les chapelles absidales, et qu'elles ont subi, en 1804, pour être placées là où elles se trouvent aujourd'hui, un allongement et un exhaussement peu en harmonie avec leur opulent décor; le couronnement à pointes de lances et à trèfles, qui les surmonte, est également d'un goût douteux. Du reste, la somptuosité de la composition primitive ne va pas sans une certaine lourdeur, produite surtout par l'abus des coquilles à trop grande échelle. La grille de la sacristie est plus pondérée; peut-être, en définitive, est-elle un peu antérieure.

Les animaux symboliques affrontés que l'on remarque sur deux des vantaux sont le lion et le griffon, support des armes du chapitre de la cathédrale de Lyon. Ces animaux sont dorés comme tous les ornements de tôle repoussée de ces grilles.

Nous avons complété la planche **LXV** par la grille de clôture de la chapelle de la Vierge, dans la même église. D'allure plus modeste, mais de composition assez recherchée encore, ce travail n'apparaît pas très différent des précédents, ni comme époque, ni comme style. Toutefois, la tôlerie en est moins habile. Cette grille se compose d'une porte à décor de balustres et de deux panneaux avec cartouche central portant les initiales de l'*Ave Maria.*

Pl. **II** : ABBEVILLE, ANCIEN HOTEL, *rue Millevoye, 20.* — Nous avons eu déjà l'occasion, dans la première série de cet ouvrage (p. 5), de signaler les nombreux et beaux hôtels du XVIII[e] siècle que possède Abbeville, en même temps que nous rendions hommage aux utiles renseignements de M. Alcius Ledieu, qui était conservateur du musée de cette ville. Aux reproductions données alors ajoutons encore celle-ci et celles dont il sera question plus loin. L'hôtel de la rue Millevoye, n° 20, est occupé aujourd'hui par la sous-préfecture et s'élève entre cour et jardin ; son principal intérêt gît dans le portail monumental, qui fait l'objet de notre planche. Cette grande arcade coupe le mur de clôture en briques et pierres de la cour. Au tympan formé par le champ uni, qui existe entre la baie cintrée et l'archivolte surhaussée la surmontant, un sculpteur bon ornemaniste a taillé en bas-relief un large cartouche renfermant un vase fleuri et flanqué de rinceaux de palmes et de laurier ; un mascaron, à la clef, supporte ce motif, un peu lourd peut-être, mais bien distribué, et dont on trouverait, du reste, à Paris même, des exemples analogues non moins lourds : ainsi au portail de l'ancien hôtel de Verrue (puis, de nos jours, du conseil de guerre), à la rue du Cherche-Midi, démoli il y a peu d'années, qui, avec plus de richesse que celui d'Abbeville, n'est pas sans avoir avec lui une grande parenté (voy. 1[re] série, pl. **LXX**). C'est ici le cas de se demander ce que sont devenus le beau tympan et les remarquables consoles qui l'accompagnaient et que l'on ne semblait pas se préoccuper de conserver, lors de la démolition en 1907.

La porte d'Abbeville, elle, a conservé ses vantaux, qui n'existaient plus rue du Cherche-Midi. Ils sont grassement ornés d'une mouluration opulente, avec crochets et coquilles, de même que l'imposte ; il n'y manque que le heurtoir.

Cet hôtel abbevillois, peut-être de quinze ou vingt ans plus jeune que celui de Verrue, a dû être construit vers 1730-1740.

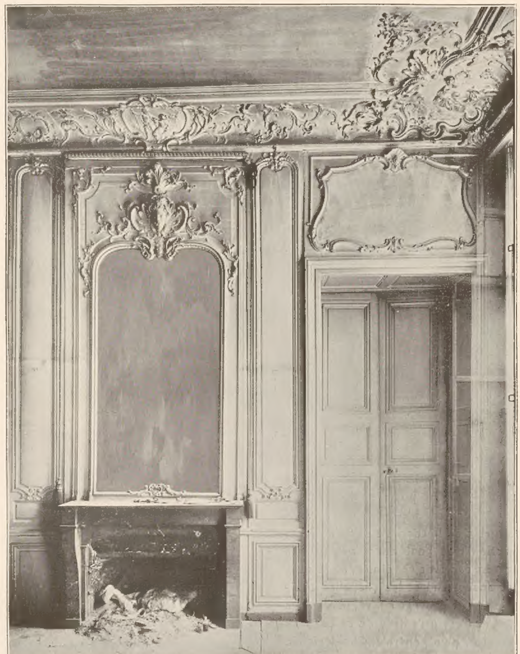


Fig. 3.

Pl. **III** à **VII** : PARIS, ANCIEN HOTEL, *rue Barbette, 8.* — On trouve, dans cette vieille rue du III[e] arrondissement, un hôtel, qui, affecté dès longtemps au commerce et à l'industrie, n'offre plus que des vestiges d'une ancienne opulence. Construit au milieu du XVIII[e] siècle, sur l'emplacement du fameux hôtel Barbette et d'un logis qui appartint au maréchal d'Estrées, il offre un bon type de ces grandes demeures parisiennes, tout au moins quant à la disposition des corps de logis autour de la cour carrée, séparée de la rue par une aile basse, percée du passage de porte cochère. L'hôtel fut occupé pendant quelque temps, au début du XIX[e] siècle, par les demoiselles de la Légion d'honneur, mais ce ne fut jamais, comme on le dit parfois, un hôtel de Choisy, et les initiales du portail, formées de deux C enlacés, ne se rapportent qu'à l'un des plus récents propriétaires, M. Camus, négociant en produits chimiques.

La porte cochère (pl. **III**), en plein cintre, est très belle de lignes dans sa simplicité ; elle a conservé ses vantaux décorés de moulures non ornées. A la clef, le beau cartouche que nous donnons en grand détail et qui est d'un type assez fréquent. Sur la cour, le passage de porte cochère, qui est à plafond plat, s'ouvre en une large baie à cintre surbaissé (pl. **IV**), surmontée d'un beau cartouche, où l'on retrouve le faisceau de licteur déjà utilisé au-dessus de la porte d'entrée ; des panneaux latéraux, épousant la courbure de l'arc, se terminent en encadrement à crochets au-dessus de petites portes de service, qui ont des clefs à coquille. Ici et là, tant sur rue que sur cour (voy. aussi pl. **III**), on trouve encore aux fenêtres de petits balcons de ferronnerie, mais à la façade principale, au fond de la cour, il n'y a plus guère à signaler qu'une belle agrafe avec tête de Minerve casquée (pl. **III**), d'un facies très spirituel et qui rappelle maintes autres sculptures parisiennes analogues.

L'escalier monumental a été privé de sa rampe de fer forgé, qui était, paraît-il, remarquable et se trouverait, dit-on, dans un hôtel particulier des Champs-Élysées. En même temps qu'on l'enlevait, des dessus de portes, des boiseries intérieures se vendaient également, et, si l'on doit être étonné de quelque chose, c'est qu'il reste quelques vestiges des beaux lambris de jadis. Aux angles arrondis de l'escalier, on voit des trophées d'armes sculptés et dorés sur fond de faux marbre (pl. **V**).

Au premier, dans un appartement occupé par M. Stiévenard, ciseleur, qui voulut bien nous le laisser photographier en détail, il subsiste un délicieux boudoir boisé (pl. **VI**), qui n'est point intact, certes — il a perdu ses portes et quelques-uns de ses panneaux — mais qui reste infiniment agréable à contempler. Le lambris comporte, au-dessus d'un soubassement à panneaux rectangulaires simplement moulurés, une première rangée de panneaux avec encadrements moulurés et sculptés, dont nous donnons à peu près tous les motifs (pl. **VI** et **VII**).

Dans le haut, règne une seconde rangée de panneaux plus bas, décorés à leur bord supérieur seulement et coupés droits à la partie inférieure, au-dessus de l'arc des grands panneaux. Quoique de type uniforme, ces divers encadrements présentent les variantes habituelles dans leurs cartouches, coquilles ou crochets. La pièce possède encore une jolie rosace de plâtre au plafond (on la distingue sur la planche **VI**), mais elle a perdu sa cheminée et la glace qui la surmontait. Dans une autre partie de l'hôtel, il reste encore des boiseries, entiè-

rement restaurées ou même refaites complètement dans un fort médiocre caractère.

Nous allions omettre de signaler, dans le passage de porte cochère, une charmante porte latérale aux élégants vantaux sculptés (pl. **V**).

Le tout, extérieur et intérieur, remonte, sans doute, aux années de 1720 à 1730.

Pl. **VIII** à **XVII** et **XXII** : PARIS, ANCIENS HOTELS PARTICULIERS, *rue de Braque, 4 et 6.* — Autrement vastes et plus somptueux encore que l'hôtel de la rue Barbette sont les deux grands immeubles contigus, qui dressent leur façade monumentale au milieu de la rue de Braque. Facade assez simple (pl. **VIII**, fig. de droite), mais de grandes lignes et de noble allure, avec deux points très décorés : les portes cochères, surmontées chacune d'un admirable balcon ; et ce sont là d'entre les plus belles œuvres de l'art décoratif du XVIII[e] siècle, qui subsistent encore à Paris. Les deux maisons, qui, certainement, n'en formaient qu'une seule à l'origine, ou qui furent construites en même temps pour des membres d'une même famille, se composent d'une grande aile sur rue avec deux passages de porte cochère ; ceux-ci conduisent à une cour unique, très ample, bordée, sur les trois autres côtés, d'ailes secondaires, étroite et ancienne à droite et à gauche, plus profonde et moderne au fond. Ces ailes se dressent sur un rez-de-chaussée formé de fausses arcades (voy. pl. **XI**, fig. de droite), qui font le tour de la cour et comportent des fenêtres d'entresol au-dessus de clôtures modernes. Chacune de ces arcades possède, à la clef, un mascaron charmant, satyre ou nymphe (reproduits, pour la plupart, pl. **XII**), accompagnant de leur sourire la Diane et l'Apollon impassibles, sculptés aux agrafes des deux passages de porte cochère (voy. même pl., figures du milieu). Des attributs appropriés flanquent ces agrafes, et de jolies consoles leur font cortège (pl. **XV**, fig. de droite, en bas). Certaines des arcades des ailes sur la cour ont, à la place du mascaron, une clef ornée d'une grosse volute (*ibid.*, fig. de gauche, en bas).

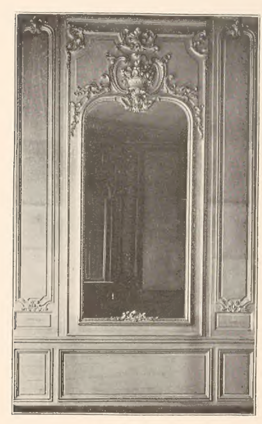


Fig. 4.

Mais, quoique d'aspect imposant, cette cour n'est pas la partie la plus remarquable de l'édifice. Ressortons par l'un des passages de porte cochère, celui du n° 4, qui est resté intact, tandis que celui du n° 6 a été très modifié. Notre figure de gauche de la planche **XI** représente ce passage en son ensemble ; on en remarquera la majestueuse ordonnance, les lignes classiques et bien pondérées. La grande façade a trois étages de fenêtres fort simples, avec de jolis petits balcons de ferronnerie tous conservés, et quatre chaînes en saillie, à gros joints creux, la divisent. Chaque porte forme un magnifique motif : l'arcade en plein cintre, sobrement moulurée à l'archivolte, est garnie de vantaux décorés avec opulence (voy. le grand détail, pl. **VIII**), linteau sculpté et d'un tympan en boiserie percé d'une baie, soutenue par deux profils de console sculptés, pour l'étage en entresol. Quelques ornements ont souffert, mais l'ensemble est fort complet ; les heurtoirs même sont conservés, et nous reproduisons le plus complet ici (fig. 2), l'autre ayant perdu sa platine découpée. Au-dessus de l'arc, qui a une large agrafe à la clef, s'avance un balcon aux bords chantournés, pourvu d'une opulente grille de fer forgé ; deux grosses consoles supportent chaque balcon, et l'agrafe des arcades remplit le même office. Au n° 4, l'agrafe offre une belle tête de Cybèle ceinte d'une couronne murale et enveloppée d'un large voile noué sous le menton, tandis que les consoles sont formées d'un masque de dieu marin, barbu et chenu, s'achevant en volute dans le haut et dans le bas. Tous ces détails et l'ensemble de la porte remplissent notre planche **IX**. Si la composition est d'ordonnance identique pour la porte du n° 6, les détails diffèrent ; on les trouvera sur la planche **X** ; à la clef de l'arcade est une tête d'Hercule coiffée de la peau du lion de Némée, aux consoles ce sont des têtes de bouc, qui ne sont pas sans rappeler celles des pylônes du pont des Belles-Fontaines à Juvisy (voy. notre 1[re] série, pl. **LV**) ; elles évoquent, par conséquent, le nom de Guillaume Coustou ou de son atelier.

C'est au n° 4 aussi qu'il faut entrer pour trouver l'un des deux escaliers, celui du n° 6 ayant été complètement transformé. On pénètre par une large arcade à droite, sous le passage de porte cochère (voy. pl. **XI**, fig. de gauche), lequel possède également, sur ses quatre faces intérieures, des agrafes sculptées, et ce sont ici les quatre parties du monde représentées par des têtes de femmes symboliques accompagnées d'attributs : l'Europe entourée des attributs de l'intelligence et de la religion, l'Afrique surchargée d'une énorme tête d'éléphant, etc. On entre dans un vestibule carré, dont les fausses arcades sont occupées par de superbes encadrements sculptés consacrés aux saisons ; des fleurs, des épis, des pampres, des branchages défeuillés en ornent les côtés et complètent les attributs des agrafes placés aux clefs d'arc, qui symbolisent aussi les saisons ; nous avons pu donner l'été et l'automne sur la planche **XVII**, en même temps qu'un de ces beaux encadrements complets, et le printemps se voit sur la planche **XIII**.

Puis vient l'escalier lui-même, admirablement composé (pl. **XIII**) ; précédé d'un palier de trois marches, il se déroule avec sa très belle rampe, au départ accoté par une opulente console ; et bien que ce ne soit pas là un exemple unique d'une ordonnance constamment adoptée au XVIII[e] siècle, on peut dire qu'il en est peu de plus remarquables et de mieux proportionnés. Nous en avons vus à la rue du Bac (1[re] série, pl. **XLII**), à la rue du Regard (*ibid.*, pl. **LI**), de fort beaux aussi, qui n'avaient point cette ampleur et, pour tout dire d'un mot, cette architecture. Au bas, une niche évide l'arc supportant la première partie de l'escalier ; selon la formule classique, sa coupole est ornée d'une belle coquille (pl. **XV**, fig. du haut, à droite). Dans la niche, on a placé une jolie statue d'Hébé, œuvre beaucoup plus moderne. La rampe est d'un dessin que l'on rencontre ailleurs à Paris ; on en trouvera des détails planche **XV**.

Nous pourrions noter encore maints morceaux sculptés, ici ou là : très belle console dans l'escalier ; mascaron barbu, au bas de celui-ci ; rosaces aux plafonds du passage de porte cochère et du vestibule, dont l'une d'elles figure une sorte de dragon (dans la gueule duquel est fiché le piton auquel on suspendait jadis une lanterne), mais, voyons les appartements où tout n'a pas été dévasté, bien que l'immeuble soit depuis longtemps affecté à des usages industriels. Il reste de nobles vestiges de la décoration intérieure au premier étage, des corniches de stuc, avec de charmants sujets mythologiques aux angles et au centre des parois (pl. **XVI**), qui déterminent les salons, une corniche ornée de grotesques, qui fut, sans doute, celle d'un boudoir à la Turque (pl. **XXII**, au bas), de belles cheminées de marbre, plus récentes (pl. **XIV**), indiquant des transformations à la fin du siècle et même sous l'Empire. De cette dernière époque aussi datent la corniche et la rosace d'une autre pièce (pl. **XXII**). Enfin, on peut voir les restes d'une charmante bibliothèque aux étagères vitrées et à la délicate cheminée de marbre, tout à l'extrémité de l'aile. Partout, aujourd'hui, un peuple d'ouvrières crée, sans se lasser, dans ces vastes appartements, des chapeaux féminins innombrables ; ils ont remplacé aussi sur les tablettes les veaux fauves et les maroquins de jadis.



Fig. 5.

Grâce à des clichés qu'avait fait prendre fort sagement M. l'architecte Saintier, on peut se faire une idée un peu plus

complète du décor du salon principal, tout au moins, où n'existe plus aujourd'hui que la corniche en voussure. Celle-ci entourait un magnifique plafond plat, peint par Lebrun dit-on, qui a été transporté, avec le lambris sculpté, dans le château de Presles (Oise), appartenant à l'actuel propriétaire, M. le général Jacquin. C'était une vaste et riche composition que ce plafond : au centre, dans un compartiment circulaire imitant une coupole, la Justice trônait sur des nuages, entourée de divinités et de renommées ; dans les pendentifs, des médaillons soutenus par des captifs contenaient des sujets historiques ou mythologiques, que dévoilaient des amours ; dans les tympans simulés, entre ces pendentifs, on voyait, sur les longs côtés, des amours symbolisant les arts et les sciences, tandis que, sur les petits côtés, c'étaient des groupes allégoriques de la



Fig. 6.

Paix et de l'Abondance. Des passages tirés d'Isaïe, et probablement aussi d'autres prophètes, étaient inscrits sur des cartouches au sommet des tympans. Le thème était entièrement pacifiste, dirait-on aujourd'hui, et l'ensemble, très poussé au noir malheureusement, devait être remarquable. Quant au lambris, dont nous donnons tous les motifs (fig. 3, 4 et 5), il comprenait de délicieux dessus de portes à encadrements chantournés, contenant sans doute des peintures jadis, des trumeaux à glace entre les fenêtres, une belle glace surmontée d'un mascaron féminin au-dessus de la cheminée (déjà transformée, lorsqu'on enleva les boiseries), en face de celle-ci une autre glace, dont le dessus avait une corbeille fleurie à la place d'un mascaron, de petits panneaux étroits aux côtés des glaces, un soubassement à grands compartiments simples, etc. Il y avait, paraît-il, des peintures en grisaille dans d'autres pièces.

Le jour viendra, et il est peu éloigné, où il ne restera plus aucune de ces belles demeures anciennes à Paris. On ne prend point assez souci de celles qui subsistent encore. Pendant longtemps, on s'est dit qu'il en existait beaucoup, que leur décor tant extérieur qu'intérieur se ressemblait en somme. Sans doute, des parties analogues se rencontraient ici et là, maints motifs sculptés sortaient des mêmes mains, mais quelle diversité dans le détail, quelle ingéniosité dans l'aménagement décoratif! Avec des thèmes en quelque sorte banaux, comme celui des saisons ou celui des quatre parties du monde, les artistes du XVIIIe siècle avaient peuplé hôtels et maisons bourgeoises de figures animées et souriantes, de rinceaux délicats, de moulurations étudiées, d'un décor qui bientôt aura entièrement disparu. C'est ce qui nous a engagés à parler un peu longuement de ces belles maisons de la rue de Braque.

Quel en fut l'architecte ? On ne sait. Certains détails de sculpture nous ont fait penser à Guillaume Coustou ; de la sculpture des portes, du moins, car celles des mascarons de la cour ou de l'escalier sont d'un faire différent et moins remarquable. Elles sont en tout cas de l'époque de ce sculpteur et ne remontent pas au delà de 1725, croyons-nous. Que le ou les plafonds aient été peints par Lebrun, qui est mort en 1690, c'est possible, mais alors ils auraient été faits pour un édifice antérieur, celui, peut-être, que posséda le maréchal de camp Joseph Le Lièvre, marquis de La Grange, lequel le tenait de son père, qui l'avait acheté aux Galland. L'hôtel fut partagé dans la première moitié du XVIIIe siècle, et c'est alors qu'il fut reconstruit, nous semble-t-il, de façon à former deux maisons semblables, avec certains services communs, les jardins aussi peut-être, mais pourvues chacune d'une entrée, d'un escalier distincts. L'une d'elles appartint au procureur général au parlement, Joly de Fleury, qui avait épousé la sœur de La Grange. Plus tard, Blanche de Caulaincourt, duchesse de Vicence, posséda les deux immeubles ; c'est d'alors que datent certainement les motifs Empire que nous avons cités et reproduits.

Pl. **XVIII** à **XXI** : PARIS, GALERIE DORÉE DE L'ANCIEN HOTEL DE TOULOUSE *(banque de France)*. — L'architecte Patte écrit dans ses *Monuments érigés à la gloire de Louis XV* que l'introduction, dans les intérieurs, de pièces de dimensions plus réduites et d'un charme plus élégant « fit substituer à la gravité des ornements dont on surchargeait les appartements toutes sortes de décorations, de menuiseries légères, pleines de goût, variées de mille façons diverses. On supprima les solives apparentes des planchers et on les revêtit de ces plafonds qui donnent tant de grâce aux appartements, et que l'on décore de frises et de toutes sortes d'ornements agréables... ». Ce fut, en effet, une époque de réaction contre les somptuosités lourdes, les enfilades solennelles que le début du XVIIIe siècle, et c'est Robert de Cotte, d'abord le collaborateur, puis le continuateur du grand Mansart, qui dirigea ce mouvement, dont sont sorties tant d'œuvres exquises, toutes les innombrables merveilles de lambris sculptés de cette époque. Mais si, précisément, on renonçait volontiers alors aux pièces très vastes et, entre autres, à ces galeries sans lesquelles, semblait-il, aucune demeure seigneuriale n'eût été digne de ce nom, il est arrivé que l'on voulut conserver une de ces galeries, construite antérieurement, et lui redonner un éclat nouveau, tout en y ajoutant un peu de cette élégance charmante qui faisait la joie des raffinés d'alors. Et nous avons à Paris un admirable exemple de cette alliance de l'ancienne ordonnance des grands appartements et de leur décoration à la mode nouvelle : c'est l'admirable « galerie dorée » de l'hôtel de La Vrillière, construit en 1635, acquis par le comte de Toulouse en 1713 et restauré pour lui par Robert de Cotte, qui nous a laissé ici une preuve splendide de son imagination féconde et de son goût impeccable de grand décorateur.

Assurément nous ne prétendons pas révéler la galerie dorée à nos lecteurs. Toutefois, beaucoup de détails n'en ont jamais été donnés et l'ensemble est plus estimé que véritablement connu : il est à présumer que les actionnaires de la banque de France, qui s'y réunissent de temps à autre, prêtent plus d'attention aux rapports et aux bilans qu'au somptueux décor. C'est pourquoi, profitant de l'aimable obligeance de M. Defrasse, architecte de la banque, dans le vaste immeuble de laquelle l'hôtel de La Vrillière fut englobé, nous publions une série de reproductions propres à donner une bonne idée de cette merveilleuse création, que l'on n'étudiera jamais assez.

La galerie occupe le premier étage, du côté du jardin, de l'aile qui s'avance sur la rue Radziwill et se termine par la fameuse trompe, construite précisément en vue de permettre l'entier développement de la vaste nef. Son plafond voûté en berceau fut tout d'abord décoré de peintures mythologiques par François Perrier en 1645, qui, restaurées à différentes



Fig. 7.

reprises, ont été transportées sur toile et entièrement repeintes par les frères Balze en 1866. Mais ces compositions, pas plus que les grands tableaux des trumeaux, d'une banalité toute classique (qui sont, du reste, des copies des originaux dispersés à la Révolution), ne doivent retenir notre attention. C'est au lambris entièrement sculpté et doré à plusieurs tons qu'elle doit aller tout entière. C'est là l'œuvre de Robert de Cotte et, surtout, celle du sculpteur Antoine Vassé, qui travailla à cette adjonction splendide de 1713 à 1719. Il ne semble pas que la restauration exécutée sous Napoléon III,

alors que Rouland était gouverneur de la banque, ait altéré cet admirable ensemble, ces détails infinis et exquis.

L'ordonnance du lambris comporte une série de travées séparées par des pilastres composites ; les trumeaux (pl. **XX**) forment des travées plus larges que celles des baies, fenêtres sur le jardin, portes ou fausses portes sur la face opposée (pl. **XIX**). Le motif principal du décor est l'encadrement qui occupe chaque trumeau, bordure infiniment somptueuse, flanquée de casques et de palmes dans le haut, que soutient au bas un riche trophée d'armes de guerre, d'engins de chasse et de pêche, aux deux côtés d'un cartouche portant une figure mythologique. On trouvera, planche **XXI**, plusieurs de ces trophées et médaillons, qui sont tous variés (voir aussi sur la pl. **XX**).



Fig. 8

La corniche, qui règne tout autour de la salle, est divisée, par des consoles doubles à mascarons, en métopes ornées de sujets moitié mythologiques, moitié cynégétiques, dont on verra les différents types sur nos planches **XIX** et **XX**. Enfin, la décoration s'embellit encore aux deux extrémités de la galerie, qui sont consacrées en quelque sorte aux quatre parties du monde, symbolisées par de belles statues (l'Amérique et l'Afrique sur la pl. **XVIII**) et par des cartouches, flanqués de trophées d'armes, portant chacun un animal caractéristique de l'un des continents : le cheval pour l'Europe, le chameau pour l'Asie, l'éléphant pour l'Afrique, le crocodile pour l'Amérique (fig. 6 à 9). On remarquera que le sculpteur s'est efforcé, dans les accessoires, à une certaine couleur locale, ainsi pour les armes de « sauvages », qui accompagnent le crocodile et le cacique par qui l'Amérique est représentée. Des figures de ronde bosse ornent ici la corniche, dont une Diane entourée de nymphes chasseresses, de génies et d'attributs de chasse ; de ces derniers on retrouve encore, sur les portes, d'autres spécimens.

Pl. **XXIII** : AMIENS, ANCIEN HOTEL, *rue Delambre, 11.* — Nous avons déjà donné, dans notre première série, plusieurs beaux motifs de cette décoration architecturale amiénoise si riche encore et qui, si elle garde quelque lourdeur ou, parfois, une certaine inexpérience, a toute l'originalité voulue. La façade que nous donnons ici est d'un « Louis XVI » avancé, où maints motifs paraîtraient d'un règne antérieur si la classification communément établie pouvait être si rigoureuse, surtout quand il s'agit d'ouvrages exécutés hors de Paris. Mais l'ensemble est amusant et varié — plus varié que ne le comporterait une sage distribution du décor — et les sphinx, qui montent la garde aux pieds de larges pilastres, à droite et à gauche des fenêtres, sont ingénieusement placés. Il y a quelque maladresse à relever dans les feuilles qui ornent les consoles du bas et sur d'autres points. Les boutiques au rez-de-chaussée de l'immeuble ont été modernisées.

Pl. **XXIV** à **XXXI** : PARIS, ANCIEN HOTEL PEYRENC DE MORAS, *rue de Varenne, 75* bis *à 79.* — Certes, peu d'édifices parisiens ont fait autant parler d'eux en ces dernières années que le « couvent du Sacré-Cœur » : sécularisé à la suite de la loi de séparation des églises et de l'état, il est devenu tout à coup l'objet des préoccupations des artistes et des lettrés, qui ont dû combattre par la plume et par la parole pour assurer la conservation du bâtiment, obtenir que l'état le rachète en sacrifiant, il est vrai, une bonne part des immenses jardins pour sauver le reste. Puis ce furent de nouvelles polémiques pour savoir à quoi l'immeuble sauvegardé servirait ; à l'heure où nous écrivons, on ne le sait encore, et on peut même se demander si tout péril est bien et définitivement écarté.

Quoi qu'il en soit, l'hôtel acquis par les dames du Sacré-Cœur en 1820, pour 365.000 francs — l'état l'a payé 6 millions, si nous ne nous trompons, avec les terrains qui l'accompagnent (plus de 5 hectares) — s'élève à l'extrémité de la rue de Varenne, entre celle-ci, la rue de Babylone et le boulevard des Invalides ; et nous avons cru bon, en prévision des transformations qui s'opéreront inévitablement, de donner un plan sommaire de l'état général actuel (fig. 10), plan que l'on comparera utilement avec l'état ancien, du temps de « madame de Moras », tel que nous le donne Blondel, dans son *Architecture françoise* (vol. I, pl. 9).

L'hôtel est précédé d'un portique semi-circulaire, dont le portail seul est ancien et d'une vaste cour au côté de laquelle se dresse une chapelle gothique construite en 1875-1876. Puis, on trouve l'hôtel lui-même, reproduit en ensemble, planche **XXIV**, dont la façade comporte un avant-corps central à trois fenêtres couronné par un fronton triangulaire vierge de toute sculpture, deux courtes ailes à deux fenêtres chacune et deux pavillons en avant-corps, à deux fenêtres également chacun. Des chaînes à joints enfoncés dessinent les angles des trois avant-corps. Au rez-de-chaussée, les baies sont à plein cintre au centre, à linteau surbaissé ailleurs ; au premier, elles sont également cintrées au milieu, mais à linteau droit aux huit autres fenêtres, et partout les clefs sont décorées d'agrafes sculptées : c'est une coquille entourée de feuillages et de fleurs variées (on en voit différents types pl. **XXIV** et **XXVIII**, fig. du bas, et cul-de-lampe final du texte, fig. 19) ; c'est, au rez-de-chaussée du pavillon central, un cartouche orné d'un charmant mascaron barbu à la clef du milieu, et d'un mascaron féminin à droite et à gauche (pl. **XXIV**, fig. du haut). Ce pavillon est, du reste, donné à part en son ensemble, qui est remarquablement proportionné, planche **XXV**. Rien à dire des ailes adventices, qui bordent les côtés de la cour et masquent une partie des fenêtres du rez-de-chaussée

Sur les façades latérales, même ordonnance avec avant-corps central et clefs sculptées, qui s'accentue à la façade sur le jardin, où les pavillons d'angle prennent une grande ampleur, comme on le voit planche **XXVI**, donnant deux vues de cette face sous deux angles différents. Ici la sculpture s'enrichit encore : de mascarons plus abondants (aux fenêtres cintrées des pavillons d'angle notamment, dont il n'y a qu'une par étage), du motif du fronton, qui, lui, est sculpté (pl. **XXVIII**) d'un triomphe de Flore assez décoratif, quoique d'un dessin plutôt médiocre, et enfin des consoles du grand balcon du premier (pl. **XXVII**), fort opulentes et largement traitées, qui ne sont pas sans rappeler beaucoup celles des hôtels de la rue de Braque, que nous décrivions tout à l'heure. Entre ces consoles, les grandes baies ont aussi leurs mascarons, très spirituels et qui sont



Fig. 9

assurément d'une main plus habile que le fronton. C'est ici le cas de déplorer l'absence de la riche ferronnerie du balcon, qu'un vandalisme incroyable a fait disparaître. Disparus aussi les balustres, bordant la terrasse, d'où, par un perron de douze marches, on descend aux jardins, pittoresques et magnifiques, dont nous ne donnons ici qu'un très faible aperçu (fig. 12) et dans lesquels, sans doute, un quartier se dressera avant qu'il soit bien longtemps ; les « marchands de biens » ne sont-ils pas avides des terres de ce quartier des Invalides, propices aux loyers élevés et aux séductions du « confort moderne » ?

Avant de jeter un coup d'œil à l'intérieur, disons en quelques mots l'histoire de l'edifice. C'est un certain Abraham Peyrenc, Saintongeois, qui l'a fait construire ; factotum d'un ancien munitionnaire, il avait su établir sa fortune en rendant nécessaire son mariage avec la fille de celui-ci, s'était lancé dans les affaires et, de barbier, était devenu en peu d'années un grand financier, en passant par les fonctions d'inspecteur général de la banque de Law, d'avocat, de maître des requêtes, de conseiller en chef de madame la Dauphine. Né Peyrenc tout court en 1686, il était Peyrenc de Moras avant 1720, achetait force terrains et faisait édifier l'hôtel en 1729-1730. Jacques Gabriel en fit les plans, Jean Aubert en dirigea la construction ; de la collaboration de ces deux habiles hommes, et de celles d'excellents sculpteurs, sortit une demeure en tous points charmante, d'un style éminemment parisien et qu'il eût été criminel de laisser détruire. Les contemporains n'hésitèrent pas à la proclamer « la plus superbe de Paris », à la « mettre en parallèle avec les palais des plus grands seigneurs », ce qui était un peu beaucoup dire. Le traitant y habita dès 1731, mais il mourut l'année suivante, laissant 800.000 à 900.000 livres de rente, maintes propriétés. Sa veuve, après quelque hésitation, vendit l'hôtel en 1736 à Anne-Louise-Bénédictine de Bourbon, veuve du duc du Maine, le second fils de la Montespan, alors qu'elle songeait relever son nom du discrédit où ses menées politiques l'avaient fait tomber.

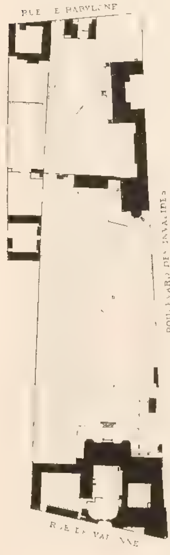


Fig. 10.

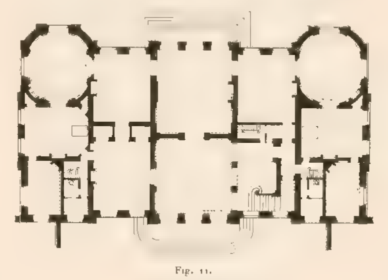
A l'hôtel de Moras, payé 100.000 livres comptant, elle ajouta un corps de logis pour les personnes de sa maison, puis, peu à peu, elle embellit sa nouvelle demeure, qui prit le nom d'hôtel du Maine. On a dit avec raison que le tympan du fronton de la façade sur le jardin datait de cette période ; mais on a prétendu aussi que la figure principale de cette composition — médiocre, répétons-le — avait les traits de la duchesse : c'est aussi peu exact que la bizarre désignation suivante du sujet : « la Gloire couronnant l'Hyménée » !

La duchesse du Maine mourut en 1753 et l'hôtel revint à la famille de Moras. C'est alors que le maréchal duc de Biron l'acheta. Le luxe qu'il y déploya, les fêtes qu'il y donna contribuèrent à la gloire du logis, qui ne s'était pas beaucoup égayé du temps de madame du Maine, et la propriété a gardé jusqu'à nos jours le nom de cet illustre possesseur, bien que celui-ci ne paraisse pas y avoir fait exécuter de travaux importants. A sa mort, en 1788, le nom fut relevé, à défaut d'héritiers directs, par Lauzun, son neveu ; ce dernier semble avoir habité quelquefois l'hôtel, qui devint, en 1794, la propriété d'Armand-Joseph de Béthune-Charost, neveu de la veuve du maréchal, qui venait d'être guillotinée.... Puis les occupants ne furent plus que des locataires : la nonciature, de 1806 à 1808 ; l'ambassade de Russie (1811). Les dames fondatrices du Sacré-Cœur de Jésus, société vouée principalement à l'éducation des filles de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie, firent l'acquisition du domaine en 1820 et le donnèrent en 1827 à leur ordre. L'hôtel proprement dit fut consacré au pensionnat ; la communauté logea dans les dépendances fort vastes rattachées à l'hôtel ; maints bâtiments secondaires ont été édifiés peu à peu et jusqu'à la rue de Babylone, comme on le voit sur notre plan, sans parler de la grande chapelle et de son cloître, à l'angle de la rue de Varenne et du boulevard.

Dès le principe, nombre d'œuvres d'art avaient été supprimées à l'intérieur, jugé trop peu austère, mais des dévastations plus graves sont aussi plus récentes : d'admirables ferronneries, celle du grand balcon (remplacée par un hideux treillis ; voy. nos pl. **XXVI** et **XXVII**), celle du grand escalier, les lambris sculptés de plusieurs salons, furent vendus. Quelques-uns de ces derniers ont été remplacés par de médiocres moulages de stuc ; on n'en regrettera que davantage la disparition des originaux, d'autant plus fâcheuse que l'edifice va être incessamment réuni au domaine public, semble-t-il. Il était, du reste, fort délabré au moment où fut consommée la séparation des églises et de l'état. Des classes municipales y séjournèrent en 1907 et 1908 ; ensuite le liquidateur loua un nombre infini de locaux à divers particuliers. Il y en eut un au moins d'illustre parmi ceux-ci : le statuaire Rodin, qui occupait, qui occupe quelques-uns des salons du rez-de-chaussée, à droite, et qui, dit-on, doit les occcuper jusqu'à la fin de ses jours. Ses propres marbres et ses antiques voisinent avec les fac-similés des vieilles boiseries, non sans disparate ; le maître, du reste, aime et respecte les trop rares vestiges de la splendeur d'autrefois.

A l'intérieur, le rez-de-chaussée seul présente encore quelque intérêt ; voyez, du reste, le plan spécial (fig. 11) que nous empruntons à Blondel, et qui peut servir encore, à très peu de changements près, pour l'état actuel. Il comporte : un grand vestibule carré, orné de colonnes et de pilastres ajoutés dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle (fig. 13) ; l'escalier monumental à droite, privé de sa rampe (vendue en 1902), sur la muraille d'appui duquel il existe encore un beau médaillon sculpté (fig. 14) ; une salle à manger, à gauche, en pendant avec la cage de l'escalier, accompagnée de deux « buffets » entre lesquels est ménagé le passage à la « salle de compagnie » ; trois salons en façade sur le jardin, dont ladite « salle de compagnie » à gauche, le « sallon » au millieu et la « salle d'assemblée », à droite ; puis, à droite et à gauche, les pavillons formant ailes latérales, avec, chacun, diverses pieces, chambres à coucher, cabinets, petits escaliers intérieurs, « garde-robes et chaises percées » et, sur le jardin aussi, deux « grands cabinets » ovales ; l'un d'eux a servi de chapelle lors de l'établissement des dames du Sacré-Cœur ; précédemment la chapelle était au sous-sol, sous la même pièce, ainsi que le montre un autre plan de Blondel, celui de l'étage souterrain.

Plusieurs salons ou chambres, et quelques pièces de l'étage, ont conservé leurs corniches de stuc et leurs rosaces de plafond. Il en est d'exquises, ainsi celles des cabinets ovales, d'une finesse si grande et d'une si charmante élégance (pl. **XXXI**) ; mais d'autres ne sont pas moins appréciables (pl. **XXIX**), et il faut souhaiter ardemment qu'une « restauration » ne les fasse pas disparaître et ne cherche pas à les enjoliver par la restitution des détails « bûchés » au cours des siècles. Tous ces stucs remontent à la construction. Il en est de fort mutilés, malheureusement, qui, dans leurs médaillons, présentent des scènes des fables de La Fontaine : *Le Loup et l'Agneau*, *Le Renard et la Cigogne*, etc. M. Rodin avait bien voulu nous permettre de reproduire les pseudo-boiseries des pièces qui lui servaient en quelque sorte de musée ; boiseries surmoulées, avons-nous dit, sur les originaux — et ceci avait été la condition de la vente de ces derniers — mais, par économie sans doute, ou par ignorance, on ne moula qu'un seul des motifs dont se composait chaque panneau ou trumeau, sans se préoccuper des variantes infinies que la fantaisie des sculpteurs du XVIII[e] siècle introduisait dans les coquilles, les fleurettes, les rinceaux, les rosaces, les millefeuilles, crochets et fleurons animant les fins encadrements et les cartouches. De sorte que la variété harmonieuse de jadis a fait place à la répétition mathématique d'un thème, charmant en lui-même il est vrai. Cependant, il faut être heureux encore de pouvoir se faire une idee du décor de jadis,


Fig. 11.

absolument dans le goût de Jacques Verberckt, et nous n'avons pas hésité à en donner un grand fragment (pl. **XXX**).

Si les projets aboutissent d'une rénovation de l'hôtel et d'un sage emploi de celui-ci, ne peut-on espérer que les possesseurs actuels des lambris anciens, ou ceux des vieilles ferronneries, se dessaisiront au profit du public d'objets dont la place est restée marquée ?

Pl. **XXXII** à **XXXIV** (1) : VALOGNES (MANCHE), HOTEL DE BEAUMONT. — Valognes, qui se vantait, au temps des « précieuses », d'être un petit Paris, pouvait justifier au moins quelques-unes de ses prétentions par l'abondance de ses monuments publics et l'importance de ses édifices privés. Parmi ces derniers — nombreux encore — l'hôtel que nous publions se distingue comme l'un des plus remarquables. Il fut construit vers 1752 pour un des membres d'une famille de bonne noblesse, les Jallot de Beaumont, dont on voyait jadis au fronton les armes, dès longtemps mutilées. La vue d'ensemble de la planche **XXXII** montre l'ordonnance de cette belle demeure, composée d'un sous-sol à demi hors de terre, d'un rez-de-chaussée surélevé, d'un étage et d'un comble, qui a conservé ses lucarnes en œil-de-bœuf et ses coffres de cheminée. Un pavillon central opulent attire les regards. C'est là, du reste, un admirable morceau d'architecture civile (détail, pl. **XXXIII**), conçu selon les règles classiques et non sans adapter celles-ci aux charmantes fantaisies du siècle : les deux ordres superposés, le toscan et l'ionique, sont traités avec un goût parfait (un puriste, cependant, eût pu trouver à reprendre à la hauteur des colonnes engagées), mais le motif est construit sur un plan galbé, qu'un disciple rigoureux de Vignole eût taxé d'impertinence ; et tout le décor, qu'il soit sculpté ou de ferronnerie, ajoute aussi un piquant attrait aux grandes lignes du dessin.

L'architecte s'est efforcé de soutenir ce rare morceau, en élevant, aux extrémités des ailes, des pavillons carrés, de saillie insuffisante il est vrai, dont les fenêtres cintrées font le rappel nécessaire de celles de l'avant-corps du milieu. Il y a un peu de disparate, toutefois, entre les divers éléments de la façade et l'on n'y sent pas l'unité qu'offrent les beaux hôtels parisiens de cette époque, ni même le grandiose Hôtel-Dieu de Carpentras, que l'on trouvera un peu plus loin. Il faut remarquer aussi cette corniche à modillons, bien peu de ce temps, et qui doit être un souvenir local, provincial en tout cas, du constructeur. Ces modillons règnent aussi sur deux des coffres de cheminées, mais ni les deux autres coffres, ni le pavillon central auquel ils appartiennent ne les ont ; les jugea-t-on indignes de ce motif étudié, sans doute, avec un soin tout particulier ? Ou bien, ne sut-on comment couronner les ailes un peu nues et plates ? Ce qui est certain, c'est qu'il y a là encore un peu de maladresse. On ne peut admettre, en tout cas, que l'édifice n'ait pas été construit d'un seul jet. A première vue, le contraire semblerait être exact et l'on pourrait se demander si les ailes ne sont pas partiellement plus anciennes ; mais ceci ne résiste pas à l'examen. Quoi qu'il en soit, les ailes proprement dites, très sobres, n'ont que de légers points de décoration à la clef des fenêtres légèrement cintrées, chacune d'elles possédant une feuille habilement fouillée et refendue. Les grandes baies du pavillon central ont, au premier, des agrafes d'ornemen un peu bien contorsionnées, mais de facture amusante, et, au rez-de-chaussée, des mascarons posés dans des cartouches d'une formule infiniment courante : ce sont des saisons, où l'hiver, seul, manque (pl. **XXXIV**, figures de droite). Au fronton, le vaste cartouche des armoiries du possesseur Pierre-Guillaume Jallot de Beaumont et d'Anne-Françoise de Cairon, son épouse (*ibid.*, fig. du haut, à gauche) a le caractère monumental voulu. Les écus, ovales, sont posés sur une large coquille flanquée de branches de laurier et de palmes ; ils portaient : d'azur au chevron d'argent chargé de trois merlettes d'azur et accompagné de trois trèfles d'or, pour de Beaumont, et de gueules à trois coquilles d'argent, pour de Cairon. Et il faut signaler encore l'admirable balcon de fer forgé du premier étage ; de gracieux emblèmes de l'Amour, arc, flèche, carquois, couronnes, en ornaient le panneau central ; ils sont malheureusement fort délabrés (*ibid.*, fig. du bas, à gauche).

Aux renseignements qui précèdent, ajoutons encore les suivants, dont nous sommes redevables également à l'obligeance érudite de M. Falliot, bibliothécaire de la ville de Valognes. La façade du corps de bâtiment principal, construit en pierre de Valognes, n'a pas moins de 70 mètres de longueur ; elle est accompagnée, à droite, d'une belle terrasse surélevée, qui domine les jardins et la cour d'honneur bordée de tilleuls. A l'intérieur de ce bâtiment, l'escalier à double rampe a gardé son aspect de grandeur.

La famille Jallot de Beaumont, originaire de La Hague, avait été anoblie en 1478, mais, en l'absence de documents précis, il n'est pas possible de dire exactement en quelle année l'hôtel fut construit ; on sait, toutefois, qu'il existait en 1767, car on en trouve le tracé fort exact, avec ceux de la cour, de la terrasse, des communs, sur le plan de Valognes, dressé cette année-là par Rouge, ingénieur-géographe du roi. D'autre part, un fils de Pierre-Guillaume Jallot de Beaumont naquit le 15 février 1753, et dans l'hôtel vraisemblablement. C'était, du reste, un assez grand personnage que ce comte Pierre-Guillaume ; on le voit acheter en 1760 le château de Gouberville pour 280.000 livres, et il devait être homme de goût si l'on en juge par son hôtel. Quant à son fils, Marie-Bonaventure, qui devint officier, il émigra, et, pendant la Révolution, l'hôtel, où sa sœur avait été arrêtée, fut confié à la garde des citoyens Loyer et Cannevin, qui s'y installèrent en maîtres et y célébrèrent de copieuses orgies. Le domaine passa ensuite aux Mesnildot et fut acquis plus tard par le comte de Froidefond de Florian.

Pl. **XXXV** et **XXXVI** : ABBEVILLE, ANCIEN HOTEL, *Grande-rue Notre-Dame, 10.* — Ces deux planches viennent s'ajouter encore à la série des portails abbevillois, dont nous avons déjà donné et donnerons plusieurs spécimens, notamment dans les planches **II**, **LXVII** et **LXIX** de la présente série. Mais ce portail-ci passe les autres en beauté, au moins en ce qui concerne sa riche menuiserie ; l'architecture, elle, est plutôt simple, encore que de nobles lignes. Celle-ci (voy. pl. **XXXV**, fig. du bas) comporte deux pavillons à toitures aigues séparées par la porte cochère percée dans une vaste arcade cintrée. Une ample corniche couronne le mur de façade et se développe en archivolte au-dessus de cette porte, tandis qu'un soubassement de pierre de taille lui répond au ras du sol. Des pilastres dessinent les pavillons, dont la face est allégée par une fausse arcade en plein cintre, avec fenêtre ; les pans de murailles, les pilastres, les écoinçons de ces fausses arcades ont des panneaux réguliers de briques rouges en saillie, de sorte qu'aux lignes bien proportionnées s'ajoute un effet de couleur assez heureux. Lesdites fausses arcades ont chacune à la clef une de ces agrafes à mascarons, comme le XVIII[e] siècle en a prodigué partout ; nous donnons les détails de ces mascarons (un dieu marin et une naïade couronnés de roseaux) sur la même planche ; ils font saillie sur une large coquille de tridacne et, spirituellement traités, procèdent d'une formule très connue. On trouve à Abbeville d'autres motifs sculptés par la même main.

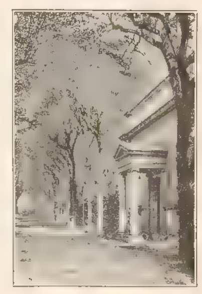


Fig. 12.

Une particularité de la porte cochère, c'est d'être élevée sur un plan biais, nécessité sans doute par le peu de largeur de la rue, qui n'aurait pas permis aux carrosses d'entrer aisément dans la cour. Une forte mouluration dessine la baie, qui a 2^{m}58 de largeur, et, tout en protégeant la belle sculpture des vantaux et de l'imposte, permet à celle-ci de ne point détonner par sa richesse même. Des chimères se dressent au haut des vantaux dans de somptueux encadrements enguirlandés ; ce sont là de très remarquables motifs vraiment, d'une décoration opulente et bien venue, qui, certes, ne sentent aucunement la « province ». L'imposte n'est peut-être pas aussi heureusement composée, son caractère décoratif semble d'une originalité moins grande. Des amours porteurs d'un flambeau et de guirlandes y jouent sur un lourd piédestal à coquilles ; c'est un peu une vignette, tandis que les vantaux sont une vraie page d'art ornemental.

(1) Quelques souscripteurs ont reçu, par suite d'une erreur, une seconde planche **XXXIV** représentant une maison de la rue Puits-Gaillot, à Lyon ; ils voudront bien la supprimer, cette planche devant faire partie d'une série suivante.

Au-dessus de la porte règne un tympan dans lequel on a sculpté deux grands cartouches accolés, très « rocaille », certes, et très décoratifs, quoique également de formule bien connue ; des palmes, des guirlandes de fleurs les accompagnent et aussi cette aile unique que l'on voit fréquemment dans les agrafes de ce « Louis XV » là. Ces cartouches devaient porter jadis des armoiries de possesseurs, que des monogrammes ont remplacées à une époque assez récente.

L'hôtel, dont le portail nous occupe, fut la sous-préfecture en 1816 : c'est tout ce que nous en savons et ce n'est rien au point de vue de son architecture. M. Alcius Ledieu, qui nous donna maints renseignements précieux sur Abbeville, supposait que la sculpture de la porte était due à un certain Simon-Georges-Joseph Pfaffenhoffen, dit Pfaff, artiste autrichien, réfugié en France à la suite d'un duel malheureux, né à Vienne en 1715, mort à Avallon en 1784, qui a laissé maintes œuvres remarquables à Abbeville, aux abbayes de Saint-Riquier et de Valloires, à Amiens, etc. Mais nous



Fig. 13

croyons cette attribution hasardée, car Pfaff ne vint en France qu'en 1750, et notre porte semble peut-être antérieure à cette date.

Pl. **XXXVII** à **XXXIX** ; CARPENTRAS, ANCIEN PALAIS ÉPISCOPAL. — Carpentras est fertile en souvenirs précieux des époques les plus diverses, et le XVIII siècle, notamment, y est brillamment représenté.

Comme en maintes cités françaises du nord ou du midi, et à Paris même, il se produisit alors une sorte de fièvre de reconstruction et d'embellissement général, qu'entretinrent soigneusement d'intéressants groupes d'artistes locaux, encouragés, protégés, aidés par des prélats hommes de goût, des grands seigneurs que le faste solennel et glacial du siècle précédent ne contentait plus, des bourgeois cossus et fort enclins à se procurer aussi de belles et confortables demeures.

A Carpentras, ce temps est celui, si on peut s'exprimer ainsi, de l'évêque Joseph-Dominique d'Inguimbert, plus connu sous le nom de dom Malachie (1683-1757), qui restaura l'évêché, construit en 1640. Il avait été dominicain, mais il était de son siècle et grand amateur d'art, à ce point qu'il fonda la bibliothèque et le musée de la localité. Nous verrons tout à l'heure sa plus belle œuvre, l'Hôtel-Dieu.

L'ancien palais épiscopal fut construit avant lui, mais il l'embellit quelque peu. C'est un édifice sévère et assez monumental, dont on a fait le palais de justice.

La salle des assises, dont nous donnons une vue (pl. **XXXVII**) et qui était la grande salle épiscopale, possède encore son très beau plafond à sommiers et à poutrelles datant de la construction, soit du milieu du XVII[e] siècle ; il appartient à la tradition des grands plafonds à bois apparents sculptés, ou tout au moins moulurés, du XV[e] siècle, mais les sommiers n'ont pas de moulures et la décoration peinte en grisaille, rehaussée de noir et de blanc, est assez simple. Au-dessous, en guise de frise, court une large bande peinte d'un bon caractère décoratif : elle est de Nicolas Mignard, dit d'Avignon (1605-1668), et l'on peut en prendre un aperçu, ainsi que du plafond, sur la planche susdite. Le peintre y a habilement groupé des scènes mythologiques à nombreux personnages, et, du côté où se trouvait le trône de l'évêque, un cartouche d'armoiries aux fleurs de lys de France, flanqué de renommées et autres figures allégoriques.

Mais c'est pour les boiseries, qui, seules, se rapportent à l'époque que nous étudions dans cet ouvrage, que nous avons donné cette planche. Ce lambris a succédé, sans doute, à des parois nues, et a été posé sous Louis XVI - après M[gr] d'Inguimbert ; il comporte des grands panneaux à trophées de jardinage, d'armes, etc., surmontés de guirlandes un peu lourdes ; des panneaux plus petits, dans les angles, offrent de gracieuses arabesques en rinceaux, les portes ont des dessus avec vases, guirlandes et attributs, et il y a, enfin, comme motif central, une belle glace ou, du moins, un beau cadre de glace (à l'extrême gauche de la planche).

La salle voisine était la chambre à coucher de parade du prélat (pl. **XXXVIII**). On y retrouve un plafond identique de construction, mais avec une décoration peinte plus somptueuse ; on y voit aussi une frise peinte par Mignard où les scènes mythologiques voisinent avec les sujets religieux et les figures de Vertus, dans une ordonnance qui n'était point trop austère. La boiserie comporte un soubassement, des portes sans caractère et des trumeaux charmants plus anciens que les lambris de la grande salle, car, c'est dans cette pièce-ci que M[gr] d'Inguimbert a fait exécuter les plus notables adjonctions ; la cheminée (pl. **XXXIX**, à droite) est encore Louis XV, ainsi que la jolie glace qui la surmonte et que l'encadrement qui lui fait face (*ibid.*, à gauche), lequel a conservé un *saint Jean-Baptiste* du même Mignard. Et plus charmant encore est le trumeau à glace, entre fenêtres, que l'on aperçoit — trop en raccourci — à gauche de la vue d'ensemble de la planche **XXXVIII**. Au bas de ces deux trumeaux, belles consoles Louis XVI semi-circulaires, en bois sculpté et doré, à dessus de marbre blanc.

Du côté opposé aux fenêtres se trouve l'alcôve, fort bien conservée, dont on voit aussi un peu de la baie carrée, sculptée et dorée, sur la vue susdite. Elle possède une délicieuse balustrade (pl. **XXXVIII**, au bas), d'allures presque Renaissance, un plafond à voussures peintes, orné aux angles de beaux cartouches sommés du chapeau épiscopal (*ibid.*). Toute l'alcôve remonte à la construction et n'a point été touchée depuis, mais un triste corps de bibliothèque avec de vilains codes et de mornes bulletins des lois suffit à déparer ce joli ensemble. C'est la part du XIX[e] siècle ; elle n'est pas belle, et même elle comprend encore un de ces appareils appelés « salamandres », qui encombre la cheminée de sa masse hideuse : c'est ainsi que les administrations judiciaires ou autres travaillent à l'enlaidissement des intérieurs anciens où l'on a le grand tort de les admettre.

Pl. **XL** et **XLI** : CARPENTRAS, CATHÉDRALE DE SAINT-SIFFREIN. — Dans la cathédrale gothique, M[gr] d'Inguimbert a marqué son passage d'une plus forte trace qu'à l'évêché. On y voit, notamment, une riche série de fers forgés, dont nous ne donnons ici que quelques morceaux. D'abord le balcon des chantres, en ensemble et en détails (pl. **XL**), placé en 1724, en mémoire de la fin d'une épidémie de peste ; les consoles feuillagées qui le supportent sont d'une belle opulence. Puis une des innombrables grilles de chapelle ou d'autel de la même époque (pl. **XLI**) et la grille basse du chœur, aux armes de M[gr] d'Inguimbert (fig 1).

De jolies figures d'amours, en bois sculpté et doré, complètent la planche **XLI**. Porteurs d'attributs, tels que la mitre, l'étole et le manipule, ou le mors, emblème de saint Siffrein, patron de l'église et du diocèse, ou encore de cartouches aux armes du prélat, ils ornent le pourtour du chœur à la hauteur du rampant des grandes fenêtres ogivales. Ils font cortège à la Vierge et à des anges, et surtout à une immense gloire, toute chargée de rayons, d'anges et de chérubins, qui surmonte le maître-autel. Le dessin de ce lourd motif existe au musée de Carpentras.

Sans doute donnerons-nous, dans une série suivante, d'autres œuvres d'art de la même cathédrale, véritable musée de l'art du ferronnier dans la première moitié et le milieu du XVIII[e] siècle. Signalons dès aujourd'hui, en tout cas,

l'admirable suite des potences de fer forgé, toutes variées, où sont pendues les lampes des autels ; nous en reproduisons une à titre de spécimen (fig. 15), qui porte le chiffre entrelacé M A (*Maria*), couronné et accompagné d'un cœur percé d'une flèche. Une autre de ces potences indique le nom d'un des habiles ferronniers locaux de l'époque : François Félix.

Pl. **XLII** : AMIENS, PORTE COCHERE ET FENÊTRE, *rue Duméril, 49, et rue Saint-Martin,* 2. — Ce sont des détails assez menus d'architecture civile que nous donnons en ces deux figures, et, pour l'une d'elles surtout, la fenêtre, on y remarque quelque chose d'un peu provincial. Une certaine recherche d'originalité, que l'on constate au premier coup d'œil, n'est peut-être, à tout prendre, qu'une sorte de maladresse dans l'utilisation et la distribution de motifs, classiques à l'époque de la construction de ce morceau de façade On trouve sur d'autres bâtiments, à Amiens même, de semblables essais, non sans charme, qui sont demeurés incomplets, ou qui, plus exactement, se présentent comme des amalgames de bonnes intentions, d'habileté technique, de réel sentiment décoratif; mais la loi des quantités, le sens des proportions ont fait défaut. Œuvres d'artistes locaux, qui ne voyagèrent pas, évidemment, et dont on retrouve les analogues un peu partout ; œuvres, du reste, possédant une saveur particulière, qui doit les faire aimer autant que d'autres plus harmonieuses, plus pondérées, plus « réussies » si l'on veut et, par cela même, moins aptes à solliciter la curiosité, à offrir l'image d'un effort, d'une recherche individuels.

Il y a disproportion évidente, dans ce motif, entre les points décorés et les lignes très sobres de l'architecture ; les pilastres sont démesurés, l'entablement n'est qu'une corniche de trop peu de hauteur.... Le tout est pourtant élégant et d'un « Louis XVI » encore jeune. Il n'y a, du reste, dans toute la façade, d'autre décoration que cette fenêtre.

Quant à la porte cochère de la rue Duméril, elle est d'un modèle classique ; très simple et très bien venue, elle est aussi parfaitement conservée et remonte, sans doute, au milieu du XVIII[e] siècle. Il faut y remarquer pourtant aussi de ces maladresses légères dont nous parlions tout à l'heure : ainsi les consoles d'un galbe un peu tourmenté et les petites guirlandes mesquines qu'elles portent.

Pl. **XLIII** à **LV** : CARPENTRAS, HOTEL-DIEU. Monument admirable, parce qu'élevé d'un seul jet, sous une volonté ferme, avec de réelles préoccupations d'art, et entièrement conservé. Aussi les quelques lourdeurs, les quelques faiblesses que l'on peut remarquer disparaissent-elles dans ce bel ensemble. Elles sont la marque de la province (nous le disons sans aucun esprit de dénigrement), et c'est pourquoi aussi l'édifice et son décor offrent tant de robustesse accompagnée de tant d'inventions charmantes; la richesse et la redondance de certains éléments d'ornementation participent d'un excès général dans le midi, sans nuire, en somme, à la qualité de l'œuvre.

Nous retrouvons ici cet évêque d'Inguimbert, dont, à propos de l'ancien palais épiscopal et de la cathédrale de Carpentras, nous constations le grand zèle et le goût très vif pour les arts. L'Hôtel-Dieu a été bâti par lui de 1750 à 1760, et, assurément, il n'épargna rien pour réaliser un très noble dessein.

Passons en revue les parties de l'édifice qui ont reçu une décoration. La façade, tout d'abord, très monumentale (pl. **XLIII**) ; elle comporte deux ailes fort simples aux côtés d'un pavillon central très riche, légèrement en avant-corps ; il possède lui-même un avant-corps, motif principal de toute la façade, où la grande porte d'entrée s'ouvre entre deux couples de colonnes ioniques, tandis qu'au premier étage c'est une baie flanquée de colonnes corinthiennes ; et le tout est surmonté d'un fronton triangulaire trop chargé (détail, pl. **XLVII**), où des amours (dont les uns portent les attributs épiscopaux) entourent un grand cartouche tourmenté et contourné.

L'ordre du rez-de-chaussée est de meilleur style que le corinthien aux chapiteaux trop lourds ; cet ionique est digne des bons modèles de Versailles (voy. le détail des chapiteaux, pl. **XLIII**). Une huisserie bien amenuisée, un très beau balcon de ferronnerie sont à remarquer (on peut prendre une idée de l'une et de l'autre d'après la fig. 16) et plus encore les agrafes des quatre fenêtres à frontons cintrés du rez-de-chaussée : leur symbolique est toute d'une convention courante à l'époque, puisqu'elles présentent ce thème, utilisé à l'infini, des quatre saisons ; mais que de grâce (non sans surcharge, il faut le dire) dans l'arrangement des cartouches et des bustes, des rubans et des corbeilles de fleurs, d'épis, de fruits ou des draperies et des feuillages de l'hiver ! Ce dernier est représenté par un vieillard (pl. **LIII**) au masque vigoureux et expressif ; les têtes de femmes des trois autres saisons sont quelconques (pl. **XLIII** et **LIII**, figures du bas). L'invention décorative est plus certaine encore dans les consoles qui, aux côtés de ces agrafes, supportent les frontons ; elles comportent, parmi des coquilles et des volutes, des attributs propres à chaque saison (l'automne et l'hiver, pl. **LIII**). Les fenêtres du premier sont à frontons triangulaires, avec la même disposition d'agrafes (deux types) et de consoles, purement ornementales, dont nous donnons l'une (pl. **XLVII**, figure du milieu).

Enfin, ce pavillon de façade est complété, terminé faudrait-il dire, par une balustrade dissimulant ici le comble assez plat, garnie de pots à feu enguirlandés d'un grand effet décoratif (voy. pl. **XLVII**).

Quand on pénètre dans l'intérieur, on se trouve dans une vaste galerie, aux parois blanches de laquelle sont accrochées de nombreuses armoiries de bienfaiteurs ou d'administrateurs, d'un travail héraldique très médiocre, et, devant soi, on a l'escalier d'honneur, aux lignes très belles. Dans la cage carrée et sans ornement (quelques coquilles à la voussure de stuc constituent des points infinitésimaux) l'escalier monte d'une venue, se partage en deux sur un palier à mi-hauteur d'étage et atteint le premier et unique étage par une double révolution ; c'est un ensemble de grand style et de belle allure, qui s'accompagne de finesse et d'élégance à cause de la rampe de fer forgé, délicate comme une dentelle, et qui suffit à alléger, à égayer. Nos planches **XLIV** et **XLV** donnent deux vues de cet escalier, qui se complètent, puis le détail du départ de la rampe et des panneaux qui la composent ; enfin on trouvera ailleurs (pl. **LIII**, au milieu) le panneau central, à l'étage, qui porte les armes du fondateur dans un cartouche repoussé et doré, posé sur une croix de Malte et sur une croix archiépiscopale, et sommé du chapeau. Le ferronnier de M[gr] d'Inguimbert, dont le balcon de la façade pouvait déjà démontrer l'habileté, n'était pas moins habile que ses sculpteurs ornemanistes.

Dans l'escalier, sur le palier, une niche, que l'on voit sur la planche **XLV**, renferme une assez bonne statue de la Vierge portant l'Enfant, moins intéressante que la niche elle-même (pl. **XLVI**, à droite), surmontée d'un fronton triangulaire porté par deux consoles et une agrafe, sur le cartouche de laquelle on lit : *SALVS INFIRMORVM*, tandis qu'au bas, sur le soubassement, est gravée la dédicace : *Dominus Malachius d'Inguimbert archiepiscopus, episcopus Carpentoratensis dicavit.* Consoles et agrafes sont agrémentées de chérubins, de fleurs, dans ce genre toujours un peu chargé. Cette niche, tout en couronnant la première partie de l'escalier, forme le sommet d'une sorte de triangle ayant pour base, deux portes percées dans la muraille qui soutient les rampes divergentes du même escalier (voy. pl. **XLV**), si bien que l'aspect de celui-ci, qui serait un peu nu et sec, prend de l'ampleur et laisse admettre les grandes parois nues de la cage, que déparent d'affreuses verrières modernes, seule tache dans un ensemble harmonieux. Pour en revenir à ces portes, nous en donnons une complète (pl. **XLVI**, à gauche) et le linteau de la seconde (*ibid.*, au bas, à droite), de sorte que l'on en appréciera l'habile dessin et la curieuse sculpture.



Fig. 14

Deux belles lanternes en tôle découpée et peinte pendent du plafond et ajoutent leur note pittoresque à ce remarquable ensemble.

La cour sollicite moins l'attention que la façade. On y voit, cependant, deux fontaines en niches (pl. **L**), conçues dans ce même dessin classique, chargé d'ingénieux motifs de la décoration la moins régulière, qui est tout l'art architectural du XVIII siècle ; fait d'obéissance servile aux prescriptions de Vignole et de tentatives passionnées pour le doter d'un décor de tout autre caractère, cet art oscille perpétuellement entre l'extrême convention et l'extrême fantaisie ; et le plus curieux c'est que le résultat est souvent parfait. Ces fontaines en seraient la preuve, plus que tout autre point de ce bel édifice. L'une d'elles, malheureusement, est fort dégradée.

Puis, le second corps de bâtiment possède un pavillon central digne d'éloges également. Le motif principal, simple et bien pondéré, avec les points habituels de décoration, porte, balcon, consoles, est reproduit dans son ensemble (pl. **XLVIII**, figure de gauche) et nous donnons le détail de ce balcon et des sculptures qui le supportent (pl. **XLIX**, figure du haut).

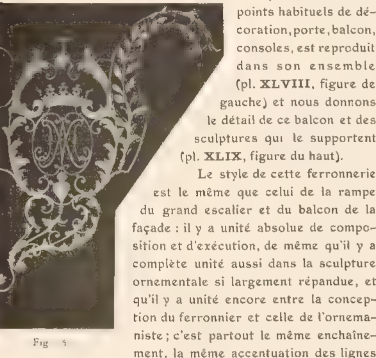


Fig. 5

Le style de cette ferronnerie est le même que celui de la rampe du grand escalier et du balcon de la façade : il y a unité absolue de composition et d'exécution, de même qu'il y a complète unité aussi dans la sculpture ornementale si largement répandue, et qu'il y a unité encore entre la conception du ferronnier et celle de l'ornemaniste ; c'est partout le même enchaînement, la même accentuation des lignes courbes, leur emploi fréquent dans des surfaces de dimension restreinte, de manière à amener une opposition très grande entre les vastes murailles et les parties décorées, pour que les unes et les autres s'équilibrent bien.

Le décor, du reste, fut soigné jusque dans ses moindres détails ; on en peut juger par la verrière placée dans l'attique de la porte du pavillon qui nous occupe (pl. **XLVIII**, figure du bas, à droite) ou par le motif de la voûte du vestibule, où des étoiles et des cœurs de marbre font une couronne autour de la croix de Malte de dom Malachie (*ibid.*, figure du haut, à droite). Planche **L** (au bas), on trouvera encore un détail du pavillon du second corps de bâtiment, celui des consoles de la baie du premier étage.

Cette ordonnance des deux consoles supportant un fronton (ou un linteau, ou un balcon), avec agrafe centrale remplissant un office analogue et ornant, du même coup, la clef de l'arc ou de la porte qui est l'origine, l'explication, la raison d'être du motif, cette ordonnance pourrait prêter à quelque monotonie, semble-t-il, puisqu'elle fut partout adoptée, si le détail sculpté n'avait été si complètement et si ingénieusement varié. En voici encore d'autres exemples : le couronnement de deux portes, qui se font vis-à-vis, aux deux extrémités de la grande galerie du rez-de-chaussée, l'une, à gauche, donnant accès à la chapelle, l'autre, à droite, à une salle d'infirmerie (pl. **XLIX**, figures du bas) ; leurs cartouches et leurs consoles sont dans les plus remarquables de l'édifice.

Mais entrons dans la chapelle, un peu lourde aussi, cependant charmante, bien décorée et fort agréable de couleur et d'aspect, avec ses pilastres et sa frise de marbre rouge, les ors de la grille de chœur, le maître-autel très monté de ton (vue d'ensemble, pl. **LI**). Elle comporte une seule nef voûtée, en trois travées, la troisième avec abside en cul-de-four. Dans la première travée règne une tribune supportée par les puissantes consoles de la planche **LIV** (figures du bas, à droite et à gauche), où les armes d'Inguimbert (d'azur à quatre colonnes d'argent accompagnées en chef de deux étoiles d'or), des chérubins joufflus et médiocres, des ornements d'église chargent deux d'entre elles, tandis que les deux autres, plus simples, sont aussi plus belles. Des bénitiers dans de charmantes niches (*ibid.*, figure du bas, au centre) ornent les arcades des parois latérales.

La seconde travée comporte deux arcades plus importantes et qui, plus profondes aussi, renferment : l'une, un monument funéraire moderne ; l'autre, un autel secondaire, qui dépare l'ensemble, mais dont le retable est formé d'un tableau pourvu d'un beau cadre sculpté ancien. A la clef des arcades, une grosse agrafe selon la formule habituelle ici ; on les trouvera sur la planche **LIV** (figure du haut) et l'on remarquera la singularité du cartouche affectant les traits bizarrement déformés d'une face humaine ; des objets d'église les accompagnent. Planches **XLVII** et **LV** (au bas), nous avons donné celles des arcades de la première travée.

Les pilastres qui séparent les travées et ornent le chœur ont des chapiteaux d'un composite assez agréable ; ils supportent un bel entablement à la frise de marbre et à la corniche élégamment denticulée.

Quant à la troisième travée, on y remarque quatre éléments essentiels de décoration : le maître-autel, tout en marbre de tonalités variées, dont nous avons signalé déjà l'opulence ; à droite, une baie fermée d'un grillage serré fort élégant, derrière lequel les religieuses augustines, qui desservent l'Hôtel-Dieu, suivent les offices ; à gauche, le mausolée du fondateur ; en avant l'admirable grille de chœur, en fer forgé et doré, constituée par cinq panneaux principaux et six plus étroits Parlons d'abord de cette dernière. Elle possède au centre les armes de Mgr d'Inguimbert, composition semblable à celle du panneau central du grand escalier (pl. **LIII**, au milieu), mais accompagnée de plus riches ornements ; les nervures de ferronnerie sont garnies, en effet, ici, de feuilles et de coquilles de tôle repoussée formant les plus élégants rinceaux. Aux autres panneaux, dont ceux des deux portes, ce sont des trophées d'objets d'église, comme dans ceux des panneaux ou pilastres (voy. les détails, pl. **LV**, à droite). Quant au monument funéraire de Mgr d'Inguimbert, s'il est dans la formule classique du XVIIIe siècle, avec vaste cuve, figures allégoriques, cippe portant le buste du défunt (pl. **LV**, à gauche), il faut en louer les lignes sobres et la noblesse, l'élégance de certains détails (comme le cartouche destiné aux armoiries, qui n'ont point été sculptées), la grâce exquise de la figure de la Charité, qui fait pendant à une Étude moins juvénile et moins franche d'allures.

La grille des religieuses, enfin, surmontée d'une délicate imposte de ferronnerie et, à la clef, d'une gloire de chérubins, est reproduite tout entière planche **LII**.

Il y aurait encore maints détails à relever dans ce bel édifice, qui eut pour architecte un certain Dallemand, d'Avignon, trop peu connu en vérité ; il y aurait naturellement la pharmacie, aux étagères peintes et aux nombreuses faïences qui ne pourrait qu'embellir la série si intéressante et si variée des officines de nos vieux hôpitaux. Peut-être reviendrons-nous à Carpentras, à l'Hôtel-Dieu, à Saint-Siffrein, au palais épiscopal, dans la troisième série de cet ouvrage.

Pl. **LVI** : AMIENS, CONFESSIONNAUX DANS LA CATHÉDRALE. Dans ce riche musée qu'est la cathédrale d'Amiens, le XVIIIe siècle occupe une place brillante et le « Louis XVI » lui-même y est représenté par des clôtures de chapelles en fer forgé et par des confessionnaux fort élégants. Nous donnons deux de ces derniers et l'on admirera ce que de véritables artistes ont su faire de meubles forcément lourds et presque toujours disgracieux. Celui de gauche est intact et le seul détail que l'on y pourrait reprendre c'est l'importance un peu exagérée donnée au panneau surmontant la porte. Quant à celui de droite, les proportions en sont altérées par une sorte d'encaissement grâce auquel la porte est en saillie, artifice adopté sans doute pour gagner de la place à l'intérieur.

Pl. **LVII** : CRÉPY-EN-VALOIS (OISE), CHAIRE DE L'ÉGLISE PAROISSIALE. Il y a assez loin des lignes élégantes et sobres, des fines sculptures des menuiseries qui précèdent, aux formes massives, aux ornements opulents et nombreux de cette chaire, dont l'ensemble apparaît dans la figure 17 et les détails dans la planche qui nous occupe. Mais on remarquera, ici comme là, la singulière habileté du menuisier et du sculpteur, qui furent peut-être un seul et même artisan, l'adaptation raisonnée des ornements aux formes architectoniques et la même vigueur de conception et d'exécution. Que d'œuvres de ce genre dans nos églises de petites villes et de villages, quel trésor d'art décoratif, ingénieux et divers ! Les antiquaires ne savent trop encore quel parti tirer des chaires, des confessionnaux, des bancs d'œuvre, et les cambrioleurs ne peuvent les emporter, c'est une heureuse chance ; et construits en général avec une conscience d'un autre âge, ils échappent par là aux rénovations des fabriciens. Hâtons-nous

cependant de reproduire ceux que nous rencontrons, persuadés que nos lecteurs y trouveront maints détails utiles et d'une application féconde.

On croit que cette chaire, couronnée d'un dais aux puissantes assises que termine le pélican symbolique, provient de la collégiale ruinée de Saint-Thomas de Crépy. C'est possible, mais il est tout aussi probable qu'elle a été faite pour l'église où elle se trouve, car d'autres prétendent que la chaire de Saint-Thomas est à la cathédrale de Noyon.

Pl. **LVIII** : CRÉPY-EN-VALOIS (OISE), ANCIEN HOTEL PARTICULIER. — Nous n'avons pas grand'chose à dire sur ce joli petit hôtel, dont la façade est si agréablement conçue. Le XVIIIe siècle a parsemé ainsi la province de créations charmantes, toutes marquées au coin de son esprit et de sa fantaisie : quelques clefs sculptées, quelques mascarons (ce sont encore des saisons) suffisent ici à donner de la vie et de la couleur à l'ensemble. Ils sont, il est vrai, fort spirituellement traités, surtout les mascarons de l'automne et de l'hiver, ingénieusement disposés aux fenêtres des deux extrémités du rez-de-chaussée en des coquilles inclinées et se répondant (voy. les détails, figures du bas). Il faut regretter une maladroite réparation, qui altère la saillie du fronton, tout en laissant celui-ci intact.

Pl. **LIX** à **LXII** : LYON, MAISON DE MARCHAND, *place Tolozan, 19*. Les riches marchands lyonnais, les gros « soyeux », ont élevé, au XVIIIe siècle, maintes vastes demeures où leurs bureaux, leurs comptoirs, leurs magasins trouvaient place, avec, sans doute, leur habitation particulière. L'une des plus remarquables, autant par ses proportions considérables que par sa décoration, est celle que nous publions et qui élève son immense façade sur une place qui possède encore d'autres maisons de l'époque : façade de quatre étages sur rez-de-chaussée, ne comportant pas moins de vingt et une fenêtres par étage !

La construction doit dater des premières années de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Quant à l'ordonnance générale, elle est fort simple : c'est la construction utilitaire, mais d'un temps où l'utilitarisme n'excluait pas, comme aujourd'hui, la recherche élégante et l'ornementation au moins partielle ; ainsi, ce sont partout, aux deux principaux étages, de charmants balcons de ferronnerie (pl. **LIX**, fig. du haut ; pl. **LX**, fig. du bas). Mais l'effort s'est porté sur le pavillon central, de très faible saillie, lequel comprend, sur une largeur de trois fenêtres, la porte d'entrée, précédée d'un perron de sept marches, de beaux balcons à trois étages, et un fronton triangulaire, percé d'un œil-de-bœuf occupant le centre d'un cartouche accompagné de branchages.

La porte, cintrée, a la hauteur du rez-de-chaussée et de l'entresol. Elle est pourvue de vantaux et d'une imposte richement sculptés (pl. **LX**) et possède encore son heurtoir. Les panneaux manquent un peu de tranquillité, leurs encadrements sont d'un « rocaille » un peu outrancier, mais tout cela est fort habile et de belle allure. A l'imposte, des mains sacrilèges ont grossièrement bûché le monogramme ou les emblèmes qui s'y trouvaient.

Un très beau vestibule voûté (pl. **LXI**, fig. de gauche) conduit à la cour monumentale et des plus simples. De beaux ornements occupent les clefs d'arcs, les retombées d'arêtes et la rosace de ce vestibule, et y symbolisent les saisons par des coquilles accompagnées de fleurs, d'épis, de pampres ou de bois morts *(ibid.*, figure de droite, pl. **LXII**, figure du haut, à droite). C'est du vestibule, à gauche, que part le grand escalier muni d'une remarquable rampe de fer forgé, dont nous avons donné le détail (pl. **LXII**, figure du bas, à droite). Mais revenons à la façade, car il faut en admirer encore les balcons du pavillon central. Celui du premier (ou du second si l'on compte l'entresol pour le premier) repose sur sept consoles élégantes, dont cinq forment motifs avec la porte d'entrée qu'elles couronnent (pl. **LIX**, figure du bas) ; elles accusent, du reste, et le balcon le fait mieux encore, le renflement de la muraille qui s'incurve ici en plan. Au panneau central de ce vaste balcon, le monogramme de l'ancien propriétaire : un A entrelacé de deux T. Le balcon du second (ou troisième) est moins développé ; il n'est plus supporté que par quatre consoles, du reste fort belles aussi (pl. **LXII**, figure du haut, à gauche) et l'on y remarque un cartouche chargé d'une croix, qui est peut-être l'armoirie du personnage dont nous venons de voir les initiales.

La fenêtre centrale, à cet étage, est surmontée d'un linteau en arc avec consoles et clef au-dessous, supportant à son tour le balcon du dernier étage, qui n'a plus que la largeur d'une baie.

Les maisons qu'élève de nos jours le gros négoce n'auront jamais l'allure de celle-ci. Ce sont prétentieuses bâtisses, surchargées et de mauvais goût, ou sordides hangars. Ni les unes ni les autres ne défieront le temps comme la bonne maison du vieux « soyeux » de Lyon.

Pl. **LXIII** : PARIS, ANCIEN HOTEL DE CHATEAU-VIEUX-DUTILLET, *rue Saint-André-des-Arts, 49*. — Réuni jadis à l'hôtel voisin, portant aujourd'hui le numéro 47, ces deux bâtiments avaient formé l'hôtel de Guesle ; ils furent séparés et c'est alors que l'un d'eux devint l'hôtel de La Vieuville de Villayer, et celui qui nous occupe l'hôtel de Châteauvieux-Dutillet (non Châteauvrieux, comme une faute d'impression le fait dire à la légende de la planche). Un propriétaire commun les réunit de nouveau en 1718. Mais, bien auparavant, l'hôtel de Navarre s'était élevé sur ce vaste emplacement, dont on peut faire l'historique à peu près complet dès le milieu du XIIIe siècle, depuis Thibaut II, roi de Navarre. Ce fut ensuite le « séjour » des princes d'Orléans et Louis XII y habita avant son avènement. Il ne reste aucun vestige de ces époques anciennes, qui ne sauraient nous occuper ici, bien que, à la vérité, on soit plus exactement renseigné sur les possesseurs ou les habitants, souvent célèbres, d'alors, que sur ceux des temps modernes. Depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle, du reste, les deux maisons contiguës ont été occupées « bourgeoisement » ou par des commerçants, comme ce Pahin de la Blancherie, qui transporta au numéro 49, en 1776, son fameux « salon de la Correspondance ».

Cette façade est d'un goût parfait, tout y est équilibre et harmonie et le motif central, de lignes très étudiées, est d'une rare élégance. Au troisième étage, les fenêtres ont été modifiées et pourvues de balcons de fonte, une des fenêtres du rez-de-chaussée a été agrandie par le bas, mais cela nuit moins, peut-être, à l'effet d'ensemble que les plaques de certains locataires dont la porte d'entrée se trouve entièrement déparée, et plus encore que l'inscription commémorative, placée dans une louable intention, que l'on aurait pu aisément mettre sur une surface nue et réduire à des proportions plus modestes. Il est fâcheux, vraiment, que ceux qui se proposent de si utiles commémorations n'aient pas plus de goût.

On trouve plus d'un mascaron sur les vieilles maisons parisiennes, qui sont dus évidemment au même ciseau que celui de cette façade : mêmes traits accentués, pour être vus à distance et d'en bas, même expression, même sourire en quelque sorte stéréotypé ; mais il en est peu dont le parti décoratif soit plus exquis.

Pl. **LXIV** : SAINT-GILLES (GARD), ANCIEN HOTEL PARTICULIER. — Très remarquable spécimen d'une archi-



Fig. 16

ture qui n'offre point toute la redondance de tant d'édifices du XVIIIe siècle dans le Midi ; on y sent le « Louis XVI », un goût plus épuré en somme, une ornementation moins tourmentée. Seuls, les vantaux de la porte marquent encore le milieu du siècle : le menuisier retardait sur l'architecte, le sculpteur et le ferronnier. Sans doute, cette façade n'est pas exempte de lourdeur ; l'épaisseur des gros pilastres du premier étage est accentuée par des panneaux saillants taillés à

biseaux, les denticules de la corniche sont massifs ; mais l'ensemble a grande allure.

La façade postérieure, qui donne sur un jardin en terrasse, est, malheureusement, masquée par des arbres et des bosquets ; la figure 18 en donne cependant un aperçu. Elle renferme aussi de jolis détails de sculpture et les fenêtres du bel étage sont plus ornées que celles de la façade d'entrée.

L'unité est complète, du reste, entre ces deux façades, qui doivent avoir été construites entre 1760 et 1780.

(Pour la planche **LXV**, voy. la notice de la pl. **I**.)

Pl. **LXVI** : LYON, DÉTAILS DIVERS. — C'est à la place Tolozan, où nous avons pris déjà la maison monumentale des



Fig. 17.

planches **LIX** à **LXII**, que nous empruntons le beau balcon reproduit au bas de cette planche. Il est, du reste, de la même époque ; la ferronnerie (avec le monogramme du possesseur, J. C.) en est supérieure à la sculpture, lourde et chargée.

L'autre détail est un dessus de porte de la Grande-rue des Feuillants, n° 8, artère où il existe également maints vestiges intéressants du XVIIIe siècle. Lyon, au surplus, est une sorte de musée de la ferronnerie de cette époque et le chercheur y rencontrera encore de très nombreux motifs de façades extrêmement intéressants. Celui que nous donnons ici est un peu chargé aussi ; ce type de linteau, avec consoles et agrafe centrale, trop grosse pour la porte qu'elle couronne, est bien local ; quand il est surmonté d'un vrai balcon, comme dans la figure du haut, l'effet est plus heureux que lorsqu'il s'agit d'une simple fenêtre comme celle de la figure du bas, fenêtre trop mièvre pour la partie inférieure du motif, malgré les vases décoratifs dont on l'a accompagnée. Une des raisons de cette disproportion se trouve dans ce fait que les portes d'entrée des maisons ne sont pas des portes cochères comme à Paris. L'entrée est plutôt exiguë et, pour avoir un motif central important, on la surchargeait plus que de raison. Le vantail sculpté de la porte de la Grande-rue des Feuillants est remarquable.

Pl. **LXVII** : ABBEVILLE, ANCIEN HOTEL DES RAMES, *chaussée d'Hocquet, 264*. — Si à Lyon les portes sont étroites, à Abbeville elles ont la plus grande ampleur : on a pu s'en apercevoir par les nombreux spécimens que nous avons donnés dans cette série et dans celle qui l'a précédée. Mais voici l'une des plus remarquables parmi ces portes cochères, la plus belle même, peut-on dire, car, à l'aspect monumental, s'ajoute une decoration exquise et du meilleur goût. Il faut dire tout de suite que l'architecte paraît avoir été Mansart, le grand Mansart. Il aurait au moins fourni des plans, à la demande des Van Robais, possesseurs d'une manufacture célèbre de draps fins, façon d'Espagne, de Hollande, d'Angleterre, etc., fondée en octobre 1665, par Josse Van Robais, venu de Middelbourg avec cinquante ouvriers, à la demande de Colbert. Et c'est pour la manufacture, dite des Rames, que l'hôtel fort grandiose, et dont nous pourrons nous occuper plus tard, peut-être, et les vastes ateliers, furent construits en arriere du portail que nous publions, vers 1720, et pour le prix de 600.000 francs. Ajoutons encore que la manufacture est restée dans les mains de la même famille jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et qu'elle n'a cessé de produire qu'en 1892.

Mascarons et consoles sont bien de leur époque et ont encore — les consoles surtout — quelque chose du XVIIe siècle ; et le parti d'ensemble est parfaitement conçu pour encadrer les admirables vantaux, dont les panneaux supérieurs ornés de motifs sculptés exquis, sont dominés par une imposte qui servait d'enseigne à la maison. Des génies, symbolisant le commerce et l'industrie, y naviguent sur un curieux bateau en forme de cheval marin.

Pl. **LXVIII** : SENLIS, BALCON, *rue de la République*. — Ce n'est pas pour les consoles qui le supportent que nous publions ce balcon, car elles sont confuses et de conception peu nette ; mais la ferronnerie et, à tout prendre, l'ensemble du motif, nous ont paru dignes d'attention. Il décore le pan coupé arrondi d'une maison basse, sans autre ornement, et c'est à Senlis, où il y a si peu de chose de cette époque, un morceau assez imprévu. La ferronnerie, courbée avec art, porte, en un élégant cartouche ovale, le monogramme du possesseur, deux L et deux T enlacés ; au bas, pour remplir un vide, le ferronnier a placé un autre chiffre L et T liés, en lettres romaines, comme pour expliquer les caractères historiés du haut.

Le milieu du XVIIIe siecle a répandu partout en France le trésor harmonieux de ses formes décoratives. Le nombre des reconstructions, des transformations, des embellissements exécutés alors fut considérable ; ce fut, en des proportions moindres toutefois, ce qui se passe de nos jours où nous détruisons avec zèle ce que le XVIIIe siècle a élevé — sans préjudice de ce qu'il avait laissé, naturellement.

Pl. **LXIX** : ABBEVILLE, HOTEL DE PIERRE BECQUIN, *rue Saint-Gilles, 84*. — Encore un de ces beaux portails abbevillois et celui même qui a été reproduit, à plus grande échelle, sur les couvertures de la première série de cet ouvrage, parce que nous le jugions un modèle accompli de l'art du milieu de la première moitié du XVIIIe siècle. Tout y est charme, élégance, pondération, harmonie, et nous ne voyons pas ce que l'on y pourrait trouver de « province » ; les écoinçons de l'archivolte et la frise seraient peut-être un peu chargés, et c'est tout.

L'hôtel, auquel ce remarquable morceau sert d'entrée, fut construit pour l'ancien mayeur Pierre Becquin, sur l'emplacement de l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. M. Alcius Ledieu, auquel nous sommes redevables de tant de renseignements sur les anciens édifices de la cité dont il fut le bibliothécaire et le conservateur de musée dévoué et érudit, nous disait que l'hôtel passa ensuite par alliance à la famille du Maisniel du Hamel, qui le possédait encore au milieu du XIXe siècle.

Pl. **LXX** : AMIENS, MAISON, *place Saint-Martin, 3*. — Le parti de cette façade est, certes, bien différent de celui des édifices que nous avons reproduits et il manque peut-être un peu de tranquillité, les points de sculpture etant nombreux et les baies bien grandes pour la surface générale. L'ensemble n'en a pas moins un charme réel, grâce surtout à l'élégant développement de l'avant-corps. Cet ancien hôtel est, du reste, voué depuis longtemps au commerce, comme c'est le cas, dans nos villes manufacturières, de tant de vieilles demeures.

La sculpture est toute conçue dans la formule si fort à la mode au milieu du XVIIIe siècle, mais l'exécution en est particulièrement adroite et spirituelle. L'Hercule coiffé de la peau du lion de Némée, de la fenêtre centrale du premier étage, est conventionnel, évidemment, et encore soutient-il la comparaison avec celui de la rue de Braque, à Paris (voy. pl. **X**) ; le Silène du rez-de-chaussée, lui, ne l'est pas du tout, et les petits nègres et négresses des fenêtres percées dans l'épaisseur de l'avant-corps ont quelque chose d'ingénu et de personnel que

l'on ne remarque que rarement dans la foule, si amusante cependant, des mascarons de cette époque. Quant au tympan du fronton, sa Renommée assise est une bonne composition décorative sans originalité. On goûtera peu la disposition de ce fronton, porté, sur un entablement réduit à la seule corniche, par deux couples de consoles trop étirées. L'architecte a pris ici une liberté excessive, et on lui reprochera également l'absence d'encadrement mouluré à la porte et aux fenêtres de l'avant-corps, alors que celles des ailes en sont pourvues et que la longueur des agrafes des premières nécessitaient davantage un soutien mouluré que les secondes avec leur clef menue.

Pl. LXXI : NAULON (YONNE), BOISERIES DE LA CHAPELLE DU CHATEAU. — Le musée de Sens possède une série de panneaux sculptés à plein bois, dans le goût de Jacques Verberckt et dans le meilleur style de celui-ci, qui provenaient du château de Naulon, ancienne propriété des archevêques de Sens. Les grands panneaux se terminent dans le haut en coquille d'où pend, par un nœud de ruban, un médaillon portant l'effigie de profil d'un apôtre, médaillon ovale que flanquent des palmes ; dans le bas, la mouluration tourne à angle droit et il n'y a point d'autre ornement. Des panneaux moins élevés étaient destinés à former la partie inférieure des précédents, avec une interruption, toutefois, que l'on s'expliquerait si l'on connaissait l'ancienne disposition générale du lambris. Notre figure du bas montre un de ces petits panneaux, dont on n'a supprimé que la moulure en retour d'équerre immédiatement au-dessus du motif sculpté. Celui-ci est tout à fait dans le caractère des panneaux de Verberckt et les lys au naturel, qui accompagnent le cartouche du bas, ne le cèdent en rien à ceux qu'il a sculptés à Versailles ou à Fontainebleau. Il est regrettable que ces belles boiseries, installées tant bien que mal dans l'escalier, ne soient pas assemblées et remontées dans une salle aux proportions de celle pour laquelle elles avaient été faites et selon leur ordonnance primitive.

Pl. LXXII : LYON, LA LOGE DU CHANGE. — C'est un édifice fort gracieux que cette « loge du change », édifiée en 1747-1749 pour les marchands lyonnais, et l'illustre Soufflot, qui la construisit, ne se départit pas des formules classiques : pas de mascarons rieurs, de fenêtres à linteaux galbés, d'agrafes cossues ; l'ensemble est, cependant, gai et coloré. Les chapiteaux d'ordre ionique de l'étage ne sont pas seuls à egayer cette façade ; elle est toute percée d'arcades et de fenêtres et d'innombrables petites quantités, balustres, triglyphes, modillons, etc., y mettent de la variété, de l'animation, si ce n'est de l'imprévu. Quant aux trois motifs de l'attique, très sobres en eux-mêmes, ils font un bon couronnement et n'ont pas d'autre prétention, architectoniquement parlant, car, porteurs des armes de la cité et de l'horloge, ils ont aussi une utilité pratique. Ces armes ont succédé à celles du roi, aux fleurs de lys de France, qui surmontaient une inscription placée dans le cartouche rectangulaire, vide aujourd'hui, et disant que l'édifice avait été construit l'an du Seigneur 1749, sous le règne de Louis XV, vainqueur et pacificateur.

Un changement beaucoup plus considérable avait été apporté plus anciennement et, semble-t-il, tout de suite après la construction. Les arcades du rez-de-chaussée devaient, en effet, être ouvertes, le périmètre de celui-ci formant une seule salle divisée en galeries par les colonnes supportant l'étage. Comme les boiseries de ces arcades, d'excellent goût du reste, sont sensiblement de la même époque que l'architecture, il est plus que probable que le plan de Soufflot fut modifié en ce point dès l'exécution. On trouvera au bas de la planche un détail desdites boiseries, qui, à chaque arcade, ont un lion emblématique ; les têtes de lions des deux arcades extrêmes sont accompagnées de leurs pattes, celles des trois arcades centrales de brèves guirlandes de feuillages.

Le bâtiment comporte, en réalité, deux parties, la première, en façade, méritant seule l'attention ; c'est celle dont le rez-de-chaussée devait servir de vestibule ouvert, de salle des pas-perdus aux négociants, changeurs et agioteurs fréquentant la loge. La seconde partie renfermait la salle de la bourse et ne possède aucun décor extérieur. A l'intérieur, on remarque une tribune à balustres en bois assez élégante ; mais elle ne remonte qu'à 1822 et fut construite par l'architecte Flacheron ; c'est que la loge, désertée à la fin du XVIII[e] siècle par les commerçants, qui hantèrent de préférence désormais les quartiers entre la Saône et le Rhône, avait été attribuée par la ville, en 1803, au culte réformé, pour lequel on aménagea l'intérieur en diverses fois. La tribune susdite est soutenue par six colonnes ioniques, ornant primitivement le vestibule. Notons enfin que le perron d'accès a été transformé également au début du XIX[e] siècle ; c'était jadis une terrasse à muraille droite, avec un escalier sur plan arrondi à chaque extrémité ; aujourd'hui l'escalier est droit et au centre, et les deux extrémités, rectilignes, sont garnies d'une balustrade de fonte du temps de la Restauration.



Fig. 18

Pl. **LXXIII** à **LXXX** : PARIS, ANCIEN HOTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLEANS, *rue des Bons-Enfants, 19.* — On remarque au numéro 19 de la rue des Bons-Enfants, dans le cartouche d'une porte cochère de belles proportions, percée dans une façade d'un grand caractère architectural, l'inscription suivante :

Hôtel
de la
Chancellerie
d'Orléans

Elle est tracée en lettres d'or dans un médaillon ovale de marbre noir, enguirlandé de chêne. Si l'on pénètre sous la voûte, on se trouve dans un passage orné de panneaux et de bossages, avec des bas-reliefs d'amours symbolisant les saisons, dont un a disparu ; bas-reliefs qui, du reste, ne sont point des œuvres d'art de premier ordre et qu'empâtent maintes couches de vernis. La cour était fort monumentale, bien que présentant des traces de remaniement ou plutôt d'inachèvement ; mais une construction de fer et de verre, au beau milieu, en a altéré depuis peu d'années les proportions et le dessin.

Il faut pénétrer dans le corps de logis situé au fond pour apprécier la valeur insigne de cet hôtel, renfermant le plus bel exemple de décoration intérieure du commencement du XVIII[e] siècle qu'ait conservé Paris. Tant de magnificence s'explique par l'histoire même de l'édifice, à la construction et à la décoration duquel s'attachent les noms de deux des meilleurs artistes de l'époque : celui de Germain Boffrand, qui fut l'initiateur des appartements moins solennels et plus confortables, des aménagements modernes et des embellissements d'un goût si parfait qui caractérisent ce qu'on appelle le style Régence ; de Boffrand, qui construisit l'hôtel en 1704 (date expliquant bien la conception architecturale des façades, toute empreinte encore de noblesse et de grandeur) ; et l'autre nom est celui d'Antoine Coypel, premier peintre du roi, auteur de plusieurs des plafonds. De plus, c'est pour le futur régent lui-même que ces deux maîtres travaillèrent, pour le régent, qui, étant alors le duc de Chartres, voulut loger là, à proximité immédiate du Palais-royal qu'il habitait, son amie, mademoiselle de Séry, demoiselle d'honneur de sa mère, la duchesse d'Orléans, princesse palatine. On conçoit que tant de circonstances aient donné lieu à un chef-d'œuvre qui ne devait point déparer le palais voisin, contigu doit-on dire, sur le jardin duquel il donnait directement. La façade sur ce jardin existe encore sur la rue de Valois ; elle est précédée d'un perron et d'un portique à colonnes ioniques ajouté plus tard, alors que l'hôtel devint celui de la chancellerie des d'Orléans et que le comte d'Argenson, titulaire de cette charge, y résidait. Des bas-reliefs de stuc aux impostes des arcades, surmoulés sur des modèles connus du XVI[e] siècle, des niches à colonnes bossagées masquant les murailles en saillie des immeubles voisins, ajoutent à la décoration de cette face, qui n'a plus la sobriété et l'harmonie de celle de la rue des Bons-Enfants.

Les grands appartements du rez-de-chaussée sont admirablement conservés ; ils ont été, du reste, restaurés avec grand soin lorsqu'ils furent occupés, il y a quatre ou cinq ans, par les bureaux d'une importante maison. On peut regretter que ceux-ci y aient trouvé place et plus encore que ni l'état ni la ville de Paris n'ait songé alors à acquérir cette précieuse demeure — incroyable négligence ! — mais il faut reconnaître que l'on s'est efforcé de remettre les décors en valeur et de ménager leur intégrite.

Les pièces sont fort grandes et comportent un vestibule sur cour (pl. **LXXIII**), dont la décoration peinte a été refaite en grisaille au milieu du XVIII[e] siècle, mais qui a conservé sa belle corniche et les colonnes engagées qui la supportent (voy. détail, pl. **LXXVIII**, fig. de droite) ; puis c'est, sur ce qui fut le jardin, une enfilade d'admirables salons comportant une grande salle à manger (pl. **LXXIV**) où se trouve un magnifique plafond ovale de Coypel et où l'on ajouta, sous Louis XV, une cheminée qui n'est pas à l'échelle de la pièce ; un grand salon superbe (pl. **LXXV**) avec des arcades et des glaces ingénieusement disposées pour en faire paraître les dimensions au quadruple ; une chambre à coucher d'apparat non moins exquise (pl. **LXXVII**). L'ordonnance générale de chacune de ces pièces apparaît nettement sur nos planches, pour lesquelles nous pûmes heureusement établir de bons clichés avant l'installation des bureaux de M. Walter Behrens, à l'obligeance très grande duquel nous devons d'avoir pu opérer alors ; il n'est donc pas besoin de description minutieuse, et nos détails, que nous espérons compléter par une autre suite de planches dans la troisième série de cet ouvrage, achèveront de renseigner le lecteur. Qu'il nous suffise de signaler les jolis petits sujets mythologiques et les vases décoratifs du vestibule, l'Hébé symbolique du plafond de la salle à manger, peinture occupant le centre de voussures à ornements dorés fort élégants, les dieux du plafond du grand salon, terminé en 1708 et qui est beaucoup moins bien conservé que le précédent ; dans la chambre à coucher, de petits groupes d'amours au-dessus des portes, ajoutant une note gracieuse à l'ensemble (nous en donnons deux, pl. **LXXIX**). Enfin, il faut accorder une mention spéciale aux admirables bas-reliefs des impostes des portes du grand salon, qui représentent des enlèvements célèbres de déesses (pl. **LXXX**), un triomphe de Cérès, (pl. **LXXVI**), etc. Des attributs belliqueux en agrafe au-dessus de ces portes, des boucliers appendus aux trumeaux et qui, dans les angles de la pièce, apparaissent à l'envers (voy. pl. **LXXVI**), complètent, avec les fortes guirlandes de l'opulente corniche, le décor de cet appartement princier. Les figures allégoriques peintes en camaïeu sur les panneaux des portes, semblent moins anciennes, et l'on voit, du reste, ici et là, des traces de modifications et de rénovations dans la seconde moitié du siècle.

L'hôtel, acquis par le duc d'Orléans en 1725, fut repris en 1784 aux d'Argenson, puis vendu en 1793 par les créanciers de Philippe-Egalité au citoyen Arnoult. Le commerce s'en empara alors et maints locataires l'occupèrent parmi lesquels on peut citer le facteur de pianos Pape, plus tard l'orfèvre Sandoz, l'Union centrale des arts décoratifs, ensuite, qui ne sut pas le garder, on se demande pourquoi : son rôle n'était-il pas de conserver au public ce rare ensemble ?



Fig. 6.

INDEX ANALYTIQUE ET MÉTHODIQUE

DES

MONUMENTS ET OBJETS REPRÉSENTÉS

On a dépouillé ici les 80 planches (chiffres romains) et les vignettes du texte (chiffres arabes), de façon à constituer un répertoire alphabétique des principaux motifs reproduits (ensembles ou détails), qu'ils soient ou non groupés en une seule figure

PLANCHES ET FIGURES :

TABLE DES PLANCHES

INDEX ALPHABÉTIQUE ET MÉTHODIQUE

DES

MONUMENTS ET OBJETS REPRÉSENTÉS

On a dépouillé ici les 80 planches de façon à constituer un répertoire alphabétique des principaux motifs reproduits (ensemble ou détails) qu'ils soient ou non groupés en une seule figure.

PLANCHES ET FIGURES :

TABLE DES PLANCHES



LYON, CATHEDRALE DE SAINT JEAN,
grille de la sacristie
Milieu du XVIIIe siecle

Librairie centrale d'Art et d'Architecture
anc. maison Morel Ch. Eggimann succ.

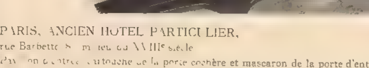


ABBEVILLE, ANCIEN HOTEL,
rue Millevoye, 2, milieu du XVIIIe siecle.
Portail d'entree

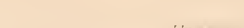
Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann succr



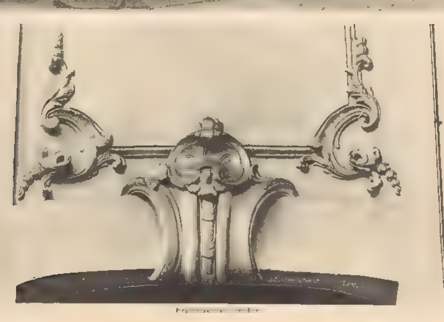




PARIS, ANCIEN HOTEL PARTICULIER,
rue Barbette, 8, milieu du XVIIIe siècle
Pavillon d'entrée, cartouche de la porte cochère et mascaron de la porte d'entrée sur cour.



Librairie centrale d'art et d'architecture
ancienne maison Morel, Ch. Eggimann succ.



PARIS, ANCIEN HÔTEL PARTICULIER

rue Barbette, 8; milieu du XVIIIe siècle.

Arcade sur cour du passage de porte cochère, ensemble et détail

I.

Librairie centrale d'art et d'architecture, anc. maison Morel, Ch. Eggimann succ^r









PARIS. ANCIEN HOTEL PARTICULIER.
rue Barbette, … milieu du XVIIIe siècle.
Porte dans le passage de porte cochère, trophées du grand escalier et détail d'un … du boudoir (pl. VI).



PARIS. ANCIEN HOTEL PARTICULIER

[illegible] XVIII [illegible]

[illegible] ensemble et détails [illegible]

[illegible] d'art [illegible]
[illegible] Maison [illegible] Ch. Eggimann [illegible]



PARIS. ANCIEN HOTEL PARTICULIER.
rue Barbette 8 : milieu du XVIIIe siècle
Détails de la boiserie du boudoir p. V
I





PARIS, ANCIENS HÔTELS PARTICULIERS.
[illegible] de Braque, [illegible] vers 1720.
Vue d'ensemble de la façade et détails de la boiserie de la porte cochère du n° [illegible]

I

Librairie centrale d'art et d'architecture
anc. maison Morel Ch. Eggimann, succ[r]



PARIS, ANCIENS HÔTELS PARTICULIERS.

[illegible]

Porte cochère et balcon du n° 4, ensemble et détails

Librairie centrale d'art et d'architecture
anc. maison Morel Ch. Eggimann, succ



PARIS, ANCIENS HÔTELS PARTICULIERS
rue de Braque, 4 et 6, vers [illegible]
Porte cochère et balcon du n° 6, ensemble et détails

111

Librairie [illegible] ture,
anc. maison M[illegible] Eggimann [illegible]



PARIS, ANCIENS HÔTELS PARTICULIERS.
rue de Braque, 4 et 6, vers 1720
Façade sur la cour et passage de porte cochère du n° 4
A.V.










PARIS ANCIENS HÔTELS PARTICULIERS.
rue de Braque, 4 et 6, vers 1720.
Mascarons à l'entresol des faces sur la cour
V

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel Ch. Eggimann, succr



PARIS. ANCIENS HOTELS PARTICULIERS,

rue de Braque, 4 et 6; vers 1720

Escalier du n° 4, vue d'ensemble



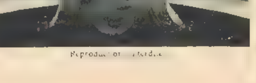


PARIS, ANCIENS HOTELS PARTICULIERS.
rue de Braque, 4 et 6, vers [illegible]
Cheminées au premier étage.

X

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc maison Morel, Ch. Eggimann, succ[r]

PARIS. ANCIENS HÔTELS PARTICULIERS.
rue de Braque, 4 et 6, vers 1720.
Départ et fin des panneaux rampants de la rampe et coquille de la niche au bas de l'escalier du n° 4.
Console et détail [illegible] dans la cour.
VIII

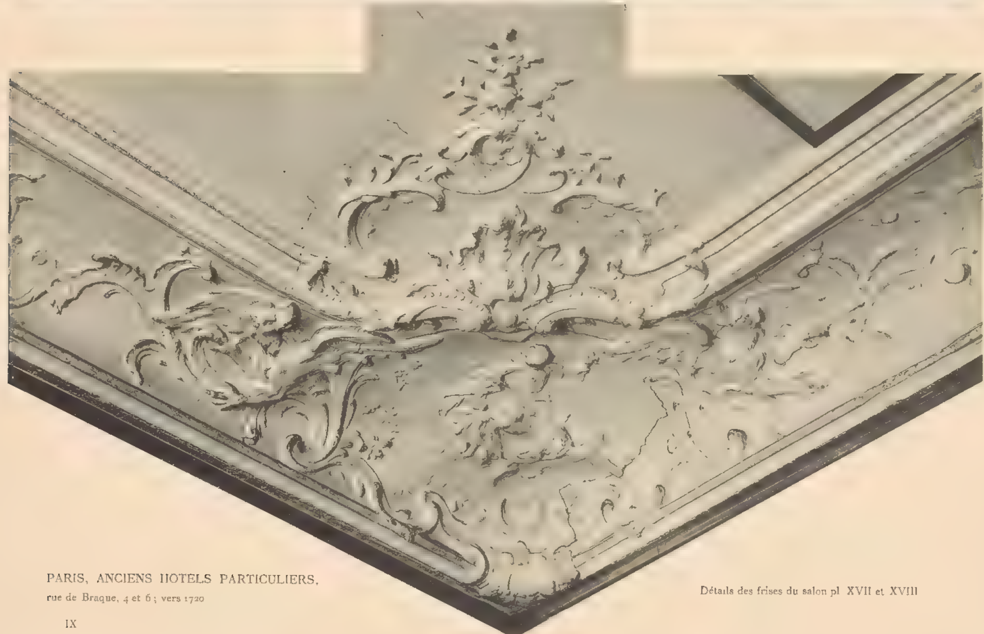




Librairie centrale d'art et d'architecture, anc. maison Morel, Ch. Eggimann succr







PARIS, ANCIENS HOTELS PARTICULIERS,
rue de Braque, 4 et 6; vers 1720

Détails des frises du salon pl. XVII et XVIII

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann succ.



PARIS, ANCIENS HOTELS PARTICULIERS,
rue de Braque, 4 et 6, vers 1720.
Un des panneaux du vestibule de l'escalier du n° 4,
et variantes d'un autre panneau.

IX

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



PARIS. ANCIEN HOTEL DE TOULOUSE.

(BANQUE DE FRANCE), rue de la Vrillière.
Galerie dorée, décoration de Robert de Cotte et de Vassé, 1713 1719
face d'entrée.

I

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



PARIS, ANCIEN HOTEL DE TOULOUSE,

(BANQUE DE FRANCE), rue de la Vrillière
Galerie dorée, décoration de Robert de Cotte et de Vassé. [illegible]
une des fausses baies

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



PARIS, ANCIEN HOTEL DE TOULOUSE,

(BANQUE DE FRANCE), rue de la Vrillière
Galerie dorée, décoration de Robert de Cotte et de Vassé; 1713-1719;
une des travées à panneau peint

III

*Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr.*









PARIS, ANCIEN HOTEL DE TOULOUSE,
(BANQUE DE FRANCE), rue de La Vrillière.
Galerie dorée, décoration de Robert de Cotte et de Vasse;
bas de quatre des grands panneaux.

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc maison Morel, Ch. Eggimann succ^r





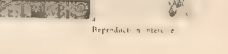


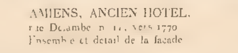
PARIS, ANCIENS HOTELS PARTICULIERS

rue de Braque, 4 et [illegible] à Paris, vers 17[illegible]0

Corniches et rosace de salons du premier étage (Louis XV et Empire)







AMIENS, ANCIEN HOTEL.
rue Dejambre n° 11, vers 1770
Ensemble et détail de la façade

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succ^r.











PARIS. ANCIEN HÔTEL PEYRENC DE MORAS,
rue de Varenne, [illegible] *bis* [illegible]
Façade principale, ensemble et détails

I

Librairie centrale d'art et d'architecture
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



PARIS. ANCIEN HOTEL PEYRENC DE MORAS.

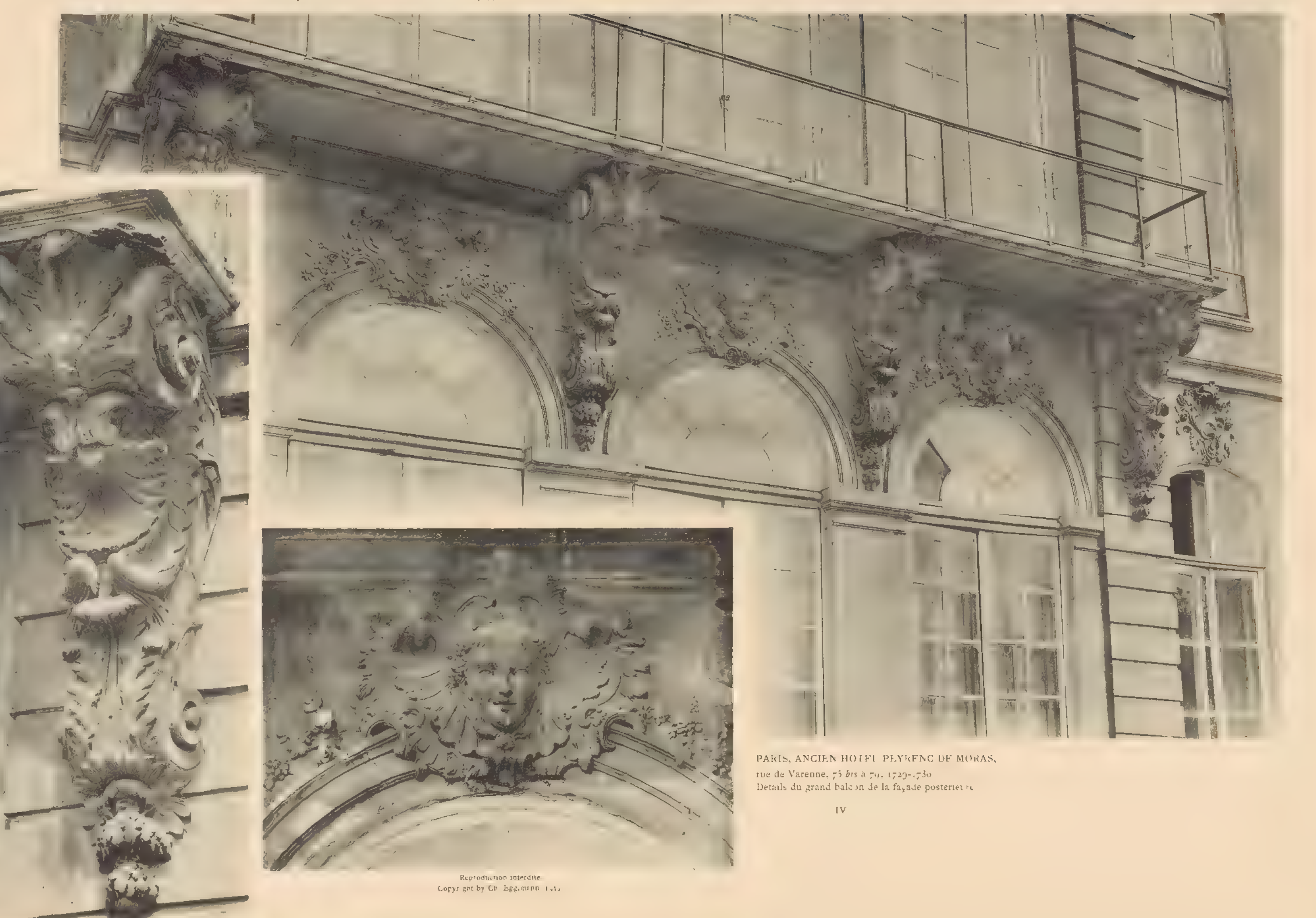
rue de Varenne, 75 *bis* à 79; 1729-1730
Pavillon central de la façade, ensemble

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc maison Morel, Ch. Eggimann succr



PARIS, ANCIEN HOTEL PEYRENC DE MORAS.
rue de Varenne 77 *bis* (1728-1730)
Façade postérieure

Librairie centrale d'art et d'architecture,
ancne maison Morel, Ch. Eggimann, succr



PARIS, ANCIEN HOTEL PEYRENC DE MORAS,
rue de Varenne, 75 *bis* à 79, 1729-1730
Détails du grand balcon de la façade postérieure

IV

Librairie centrale d'art et d'architecture, anc. maison Morel, Ch. Eggimann succ.



PARIS. ANCIEN HOTEL PEYRENC DE MORAS,

rue de Varenne, 75 bis à 7[illegible]

Fronton de la façade postérieure et clefs diverses

[illegible]



PARIS, ANCIEN HOTEL PEYRENC DE MORAS,
rue de Varenne, 75 *bis* à 79; 1720 1730
details du plafond d'un des salons.

VI

Librairie centrale d'art et d'architecture, anc maison Morel, Ch. Eggimann, succ^r



PARIS. ANCIEN HOTEL PEYRENC DE MORAS.
rue de Varenne, [illegible]
Détails des boiseries d'un des salons du rez-de-chaussée *(fac-simile)*.

VII

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann succ.



PARIS, ANCIEN HÔTEL PEYRENC DE MORAS
rue de Varenne, 77 [illegible], 172[illegible]-1730
Détails du plafond de divers salons

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



VALOGNES (Manche) HOTEL DE BEAUMONT,
façade principale
Milieu du XVIIIe siècle

I

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann succr.



VALOGNES (Manche). HOTEL DE BEAUMONT,
pavillon central de la façade
Milieu du XVIII[e] siècle

.I

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc maison Morel, Ch Eggimann, succ[r].



LYON. MAISON,
rue Puits Gaillot 33, vers [illegible]
Ensemble et détails de la façade



VALOGNES (Manche). HÔTEL DE BEAUMONT
Pavillon central de la façade
fronton et détails divers
Milieu du XVIIIe siècle

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann succr







ABBEVILLE, ANCIEN HOTEL.
Grande rue Notre-Dame, 10; milieu du XVIIIe siecle, ensemble et details du portail d'entree.

Librairie centrale d'art et d'architecture, anc maison Morel Ch Eggimann, succr



AB LVIL E. ANCIEN HOTEL
Gran e rue Notre-Dame, 10. ... du XV ... s ... le
Port l d entrée

II

Librairie ce rale d art et d architecture
anc maison Morel, Ch. Eggimann, succ^r



CARPENTRAS. ANCIEN PALAIS ÉPISCOPAL.

(PALAIS DE JUSTICE) grande salle fin du XVIIe siècle et seconde moitié du XVIIIe siècle

Librairie centrale des beaux-arts d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann succ.

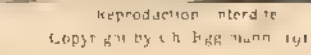


CARPENTRAS, ANCIEN PALAIS EPISCOPAL,
(Palais de Justice),

grande chambre à coucher, ensemble et details.
Fin du XVIIe et seconde moitié du XVIIIe siècle.

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc maison Morel. Ch Eggimann, succr.





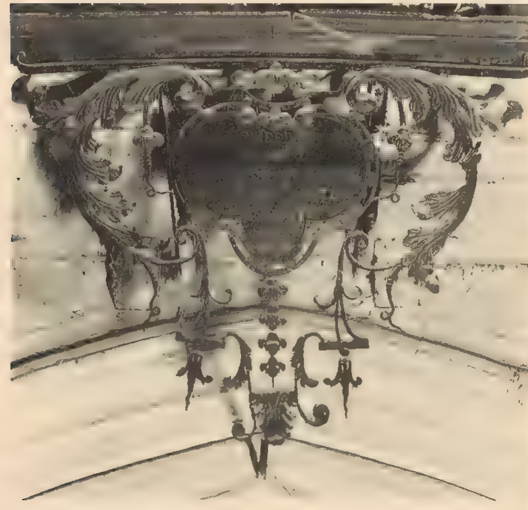
CARPENTRAS, ANCIEN PALAIS ÉPISCOPAL

PALAIS DE JUSTICE),
trumeau et cheminée de la grande chambre à coucher; seconde moitié du XVIIIe siècle

III

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel Ch. Eggimann, succr







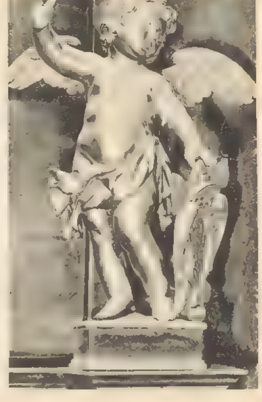
CARPENTRAS, CATHÉDRALE,
tribune des chantres,
ensemble et détails, [illegible]

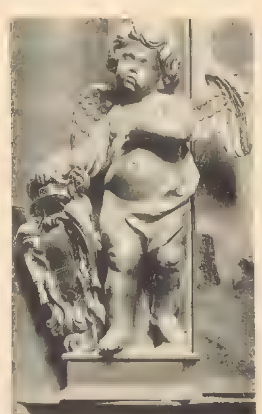
1

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann succr







CARPENTRAS, CATHÉDRALE,
grille d'une des chapelles latérales et figures d'amour du pourtour du chœur.
Première moitié du XVIIIe siècle

Librairie centrale d'art et d'architecture
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succ^r







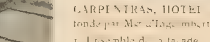
AMIENS. PORTE COCHÈRE ET FENÊTRE
1, rue Duméril, 49. XVIIIe siècle
2, rue Saint-Martin 4; vers 1770.

Librairie centrale d'art et d'architecture
ancienne maison Morel, Ch. Eggimann succr

1



2



3

4

CARPENTRAS, HOTEL DIEU,
fondé par Mgr d'Inguimbert, 17[illegible]

1. Ensemble de la façade;
2. Détail des chapiteaux des colonnes de la grande porte (ordre inférieur);
3-4. Mascarons des fenêtres du rez de chaussée

[illegible] A

*Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc maison Morel, Ch. Eggimann succr*



CARPENTRAS. HÔTEL-DIEU

[illegible] par M [illegible]

Ensemble du grand escalier et détail de la rampe

[illegible]

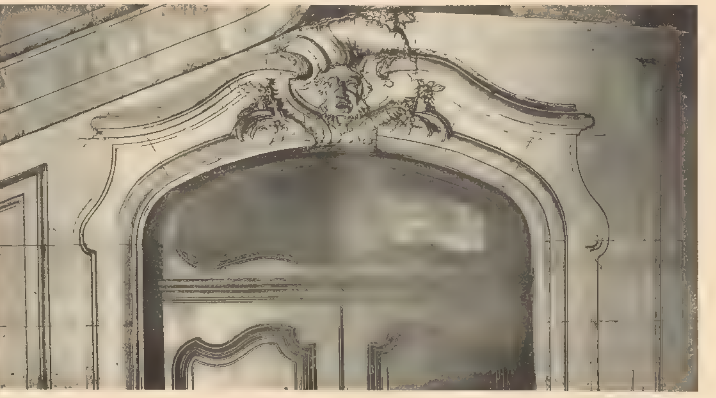


CARPENTRAS. HOTEL DIEU.
fondé par Mgr d'Inguimbert, 1750-1760.
Ensemble du départ du grand escalier.

Librairie centrale d'art et d'architecture,
an. maison Morel, Ch. Eggimann, succr







CARPENTRAS, HOTEL DIEU,

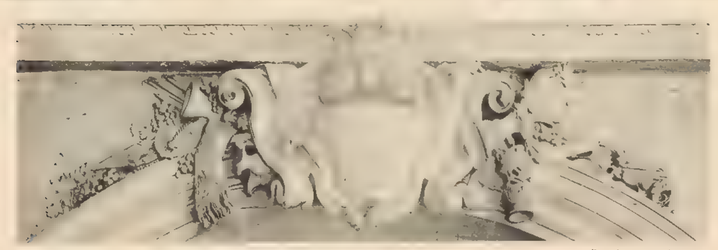
fondé par Mgr d'Inguimbert; [illegible].

Portes au bas du grand escalier, ensemble de celle de gauche, detail de celle de droite ;
détail de la niche du premier palier.

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



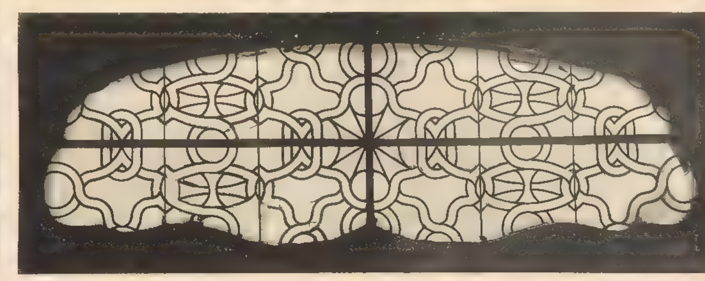




CARPENTRAS, HOTEL DIEU,
fondé par Mgr d'Inguimbert : 175 -1760.
Détails du pavillon central de la façade
Clef d'arcade de la chapelle.

*Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr*

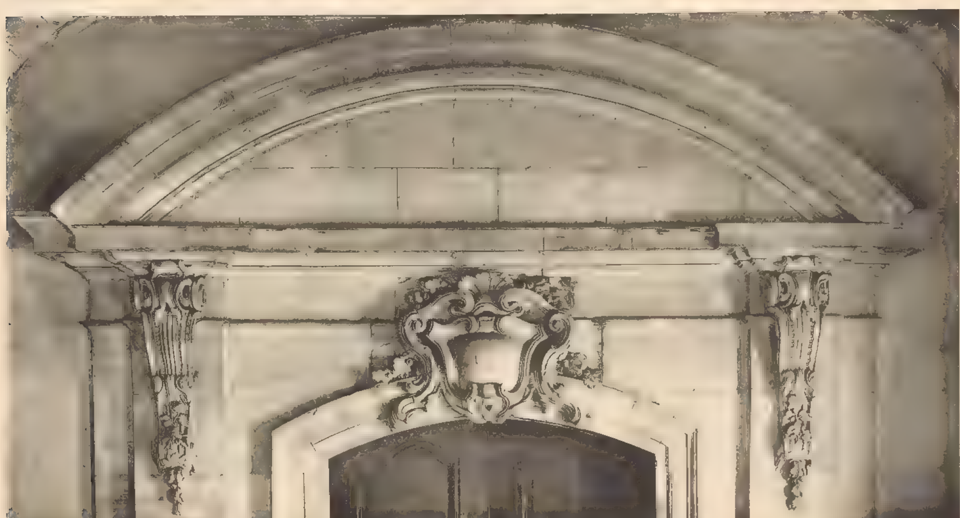




CARPENTRAS, HOTEL-DIEU.
Fondé par Mgr d'Inguimbert, 1750-1760
Façade sur cour et vitrail de la porte du second corps de bâtiment,
décor de la voûte du vestibule

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc maison Morel, Ch. Eggimann, succr







CARPENTRAS, HOTEL-DIEU,
fondé par Mgr d'Inguimbert; [illegible]-1760
Détails des portes de la chapelle et de la salle qui lui fait pendant,
details de la façade du second corps de bâtiment

X

Librairie centrale d'art et d'architecture
ancne maison Morel Ch. Eggimann succr







CARPENTRAS, HOTEL-DIEU,

fondé par Mgr d'Inguimbert 1750-1760

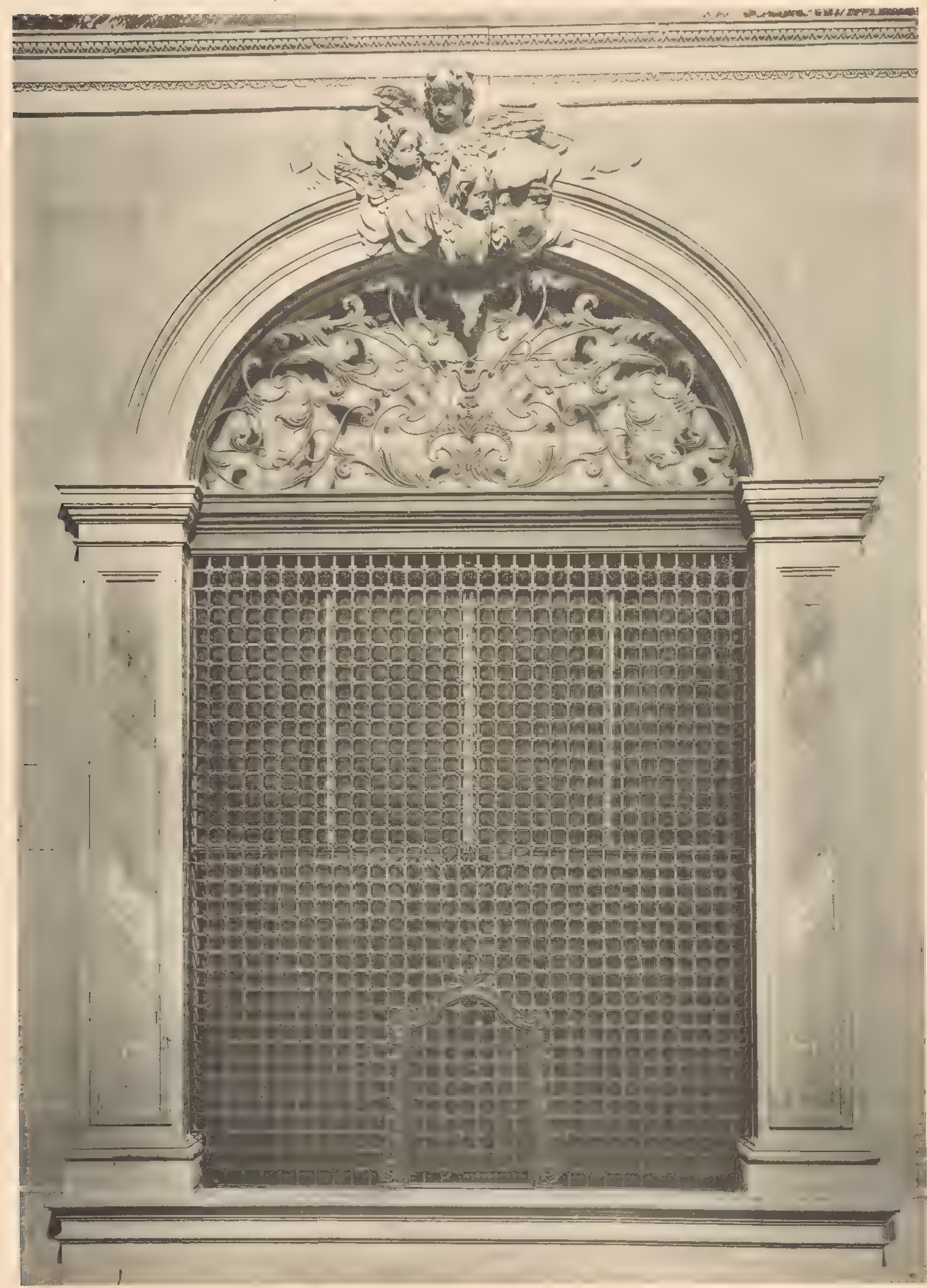
Fontaines dans la cour, détail de la façade du second corps de bâtiment



CARPENTRAS, HOTEL-DIEU,
fondé par Mgr d'Inguimbert; 1750-1760.
Vue d'ensemble de la Chapelle

XII

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel. Ch. Eggimann succr



CARPENTRAS, HOTEL-DIEU,

fondé par Mgr d'Inguimbert 1750–1760

Grille des religieuses dans la chapelle



1



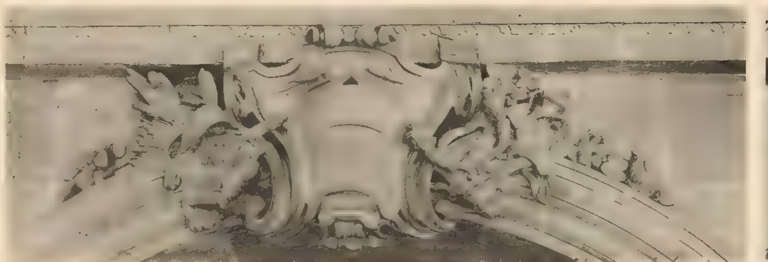
2



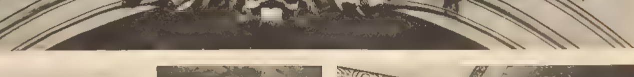
3

CARPENTRAS. HOTEL-DIEU.
fondé par Mgr d'Inguimbert; 17[illegible]-1760
1 et 3. Couronnements des fenêtres du rez-de-chaussée.
2. Panneau central de la rampe du grand escalier

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr











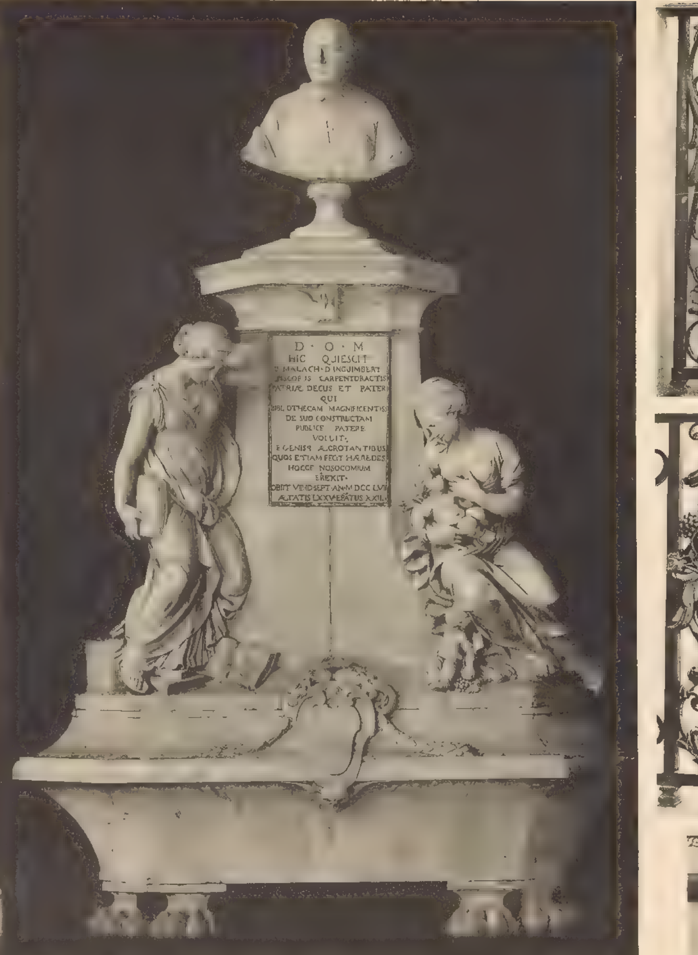




CARPENTRAS, HOTEL DIEU,
fondé par Mgr d'Inguimbert, 1750-1760.
Chapelle, bénitier, clefs d'arcades et consoles de la tribune.

XV

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr.




CARPENTRAS, HOTEL-DIEU,
fond. par Mgr d'Inguimbert, 1750-1760
Chapelle, tombeau du fondateur, clef d'arcade et grille du chœur





Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



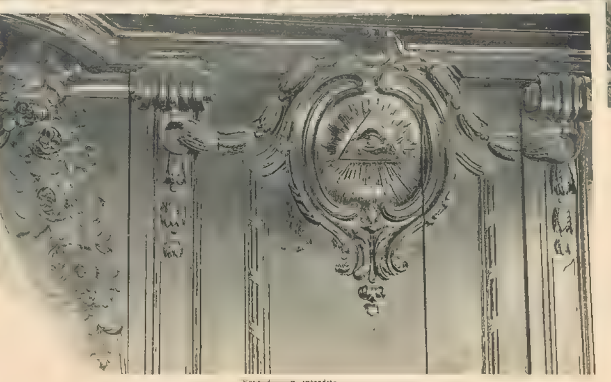


AMIENS, CATHÉDRALE.

deux confessionaux, seconde moitié du XVIIIe siècle

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr.





CRÉPY-EN-VALOIS (Oise)

Chaire à prêcher de l'église, ensemble, détails
Règne de Louis XV

Librairie centrale d'art et d'architecture
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr

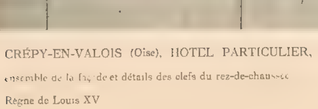








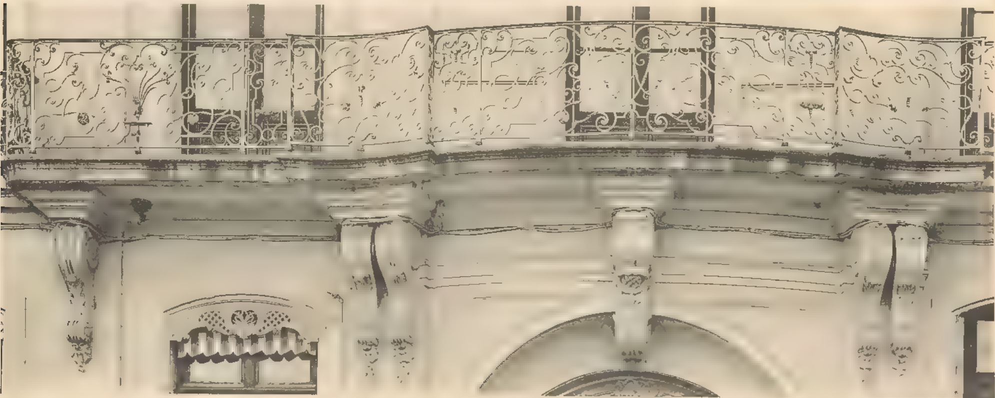




CRÉPY-EN-VALOIS (Oise), HOTEL PARTICULIER,

ensemble de la façade et détails des clefs du rez-de-chaussée

Règne de Louis XV



LYON. MAISON DE MARCHAND

plac[illegible] milieu du XVIII[illegible]

Vue d'ensemble, détail du grand balcon, balcon de fenêtre au 2e étage



LYON.

MAISON DE MARCHAND

place Tolozan, 19 :

1.

milieu du XVIIIe siècle

Porte d'entrée balcon de fenêtre

au premier étage





LYON, MAISON DE MARCHAND,
place Tholozan, 11, milieu du XVIIIe siècle
Vestibule, ensemble et détails des clefs d'arcades.





Librairie centrale d'art et d'architecture
ancienne maison Morel, Ch. Eggimann, succ.



LYON, MAISON DE MARCHAND,
place Tholozan, 19, milieu du XVIIIe siècle.
Départ de la rampe, détails du vestibule, détail du balcon du 3e étage.

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr





PARIS, ANCIEN HOTEL DE CHATEAUVIEUX DU TILLET,
rue Saint André-des-Arts, 4[illegible], vers 1740.
Ensemble et détail de la façade.

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



SAINT-GILLES (Gard), ANCIEN HOTEL PARTICULIER,
troisième quart du XVIIIe siècle.
Façade principale, ensemble et détail.

1

Librairie centrale d'art et d'architecture
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



LYON, CATHÉDRALE DE SAINT-JEAN
grille de clôture du chœur (1), grille de la chapelle de la Vierge (2).
Milieu du XVIIIe siècle



1

LYON. DÉTAILS DIVERS.

1. balcon, place Fe zan, 20
2. dessus de porte d'entrée, Grande Rue des Feuillants, 8
milieu du XVIIIe siècle

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr









ABBEVILLE. ANCIEN HOTEL DES RAMES,

chaussée d'Hocquet, 204; vers 1720

Ensemble et détails du portail d'entrée

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann succr.



SENLIS, BALCON DE PAN COUPÉ,
rue de la République, milieu du XVIIIe siècle.
Ensemble et détail.

Librairie centrale d'art et d'architecture
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



ABBEVILLE, HOTEL DE PIERRE BECQUIN
rue Saint-Gilles, 84; milieu du XVIIIe siècle.
Portail

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc maison Morel, Ch Eggimann, succr

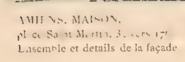










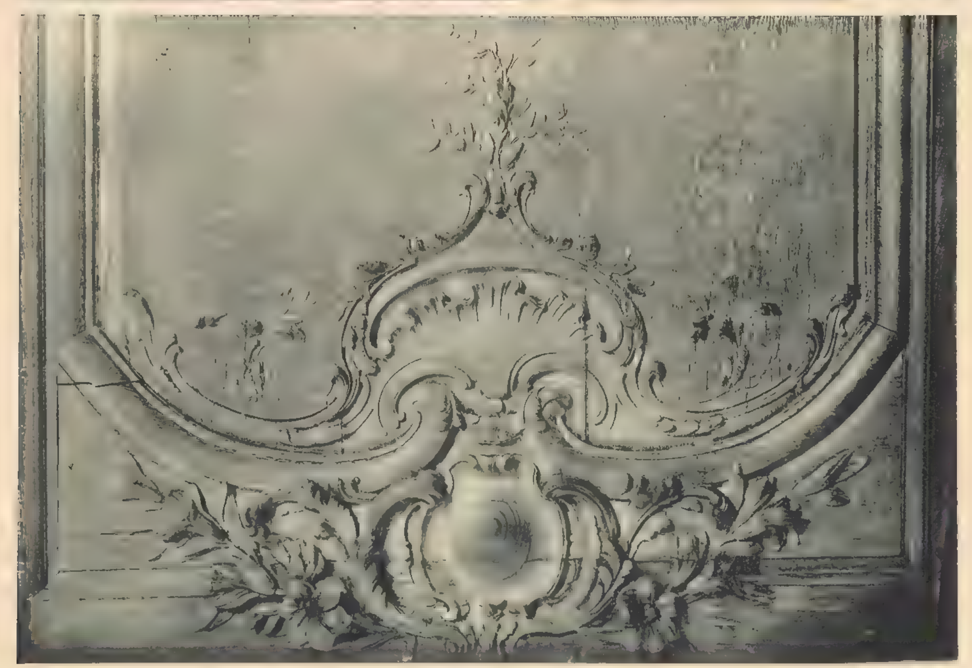


AMIENS, MAISON,
place Saint Martin, 3, vers 17[illegible]
Ensemble et details de la façade

Librairie centrale d'art et d'architecture
anc. maison Morel, Ch. Eggimann succr

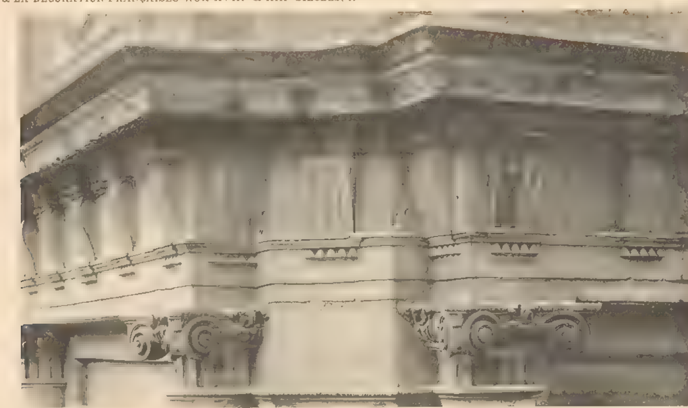






CHATEAU DE NAULON (Yonne).
boiseries de la chapelle, conservées au musée de Sens; vers 1740

Librairie centrale d'art et d'architecture,
ancienne maison Morel, Ch. Eggimann, succr







LYON. LOGE DU CHANGE

Construite par J.-G. Soufflot en [illegible]

[illegible]

[illegible]



PARIS, ANCIEN HOTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLÉANS,

rue des Bons-Enfants, 19; premier quart du XVIIIe siècle
Grand vestibule des appartements du rez-de-chaussée,
avec décoration refaite à la fin du XVIIIe siècle

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann succr



PARIS, ANCIEN HOTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLÉANS,
rue des Bons-Enfants, 19; premier quart du XVIIIe siècle.
Grande salle à manger

*Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr*



PARIS, ANCIEN HOTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLÉANS,
rue des Bons Enfants, 19, premier quart du XVIIIe siècle
Grand salon

III

Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr



PARIS. ANCIEN HOTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLEANS,
rue des Bons-Enfants, 19; premier quart du XVIII[e] siecle
Grand salon, angle et porte.

Librairie centrale d'art et d'architecture,
ancienne maison Morel, Ch. Eggimann, succ[r]



PARIS, ANCIEN HÔTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLEANS,
rue des Bons-Enfants, 19; premier quart du XVIIIe siècle.
Grande chambre à coucher.

V

Librairie centrale d'art et d'architecture
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succr







PARIS. ANCIEN HÔTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLÉANS.
rue des Bons-Enfants, 19, premier quart du XVIIIe siècle.
Grande chambre à coucher, détail des trumeaux et lustre d'applique.
Grand vestibule, chapiteau et corniche.

Librairie centrale d'art et d'architecture,
ancienne maison Morel, Ch. Eggimann succr





PARIS. ANCIEN HOTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLEANS.

rue des Bons-Enfants, 19, premier quart du XVIIIe siècle
Grande chambre à coucher, deux dessus de portes.

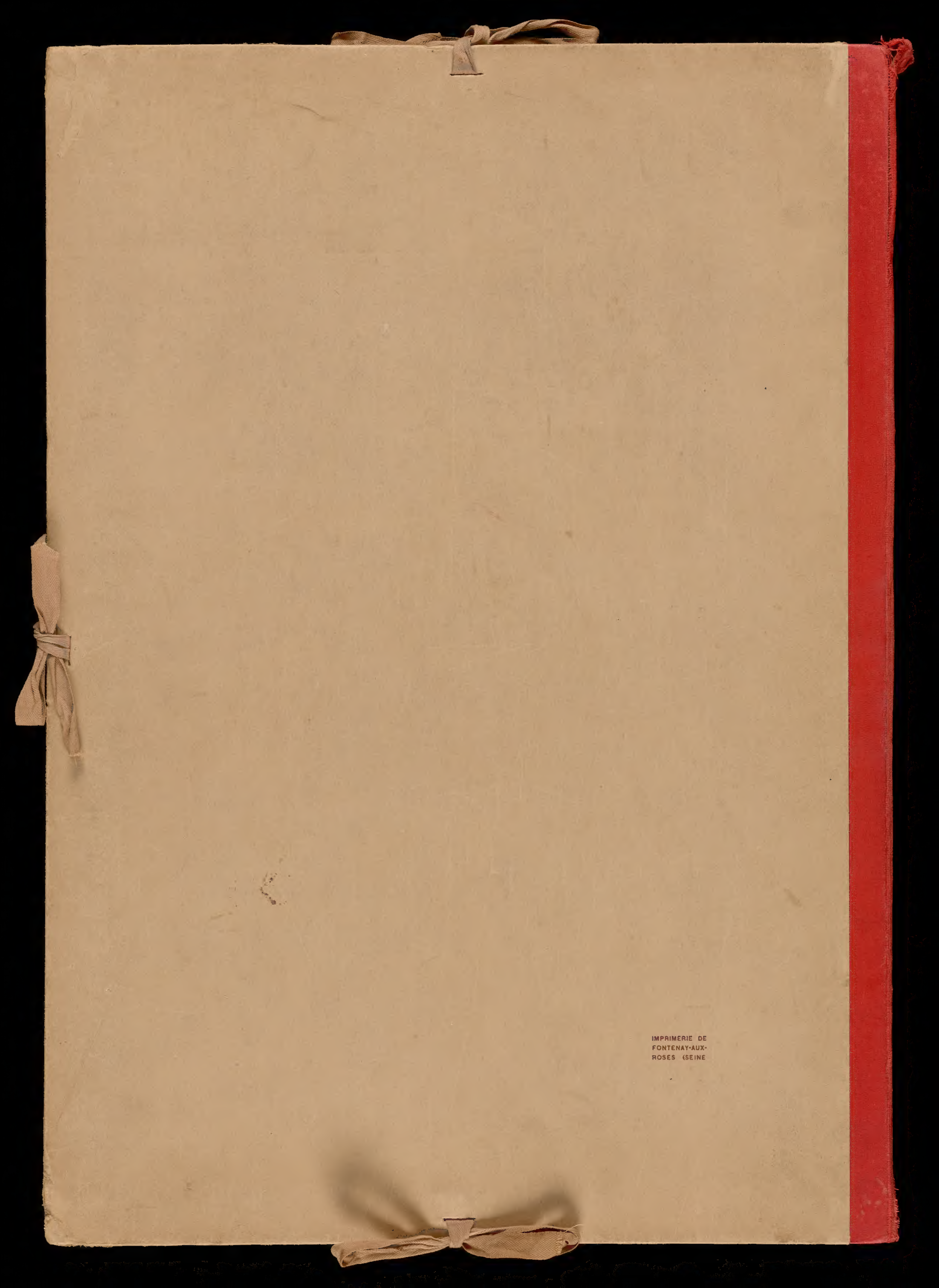
Librairie centrale d'art et d'architecture, anc. maison Morel Ch. Eggimann, succr.





PARIS, ANCIEN HOTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLÉANS,
rue des Bons-Enfants, 19 ; premier quart du XVIIIe siècle.
Grand salon, deux dessus de portes.

*Librairie centrale d'art et d'architecture,
anc. maison Morel, Ch. Eggimann, succ^r.*


IMPRIMERIE DE
FONTENAY-AUX-
ROSES (SEINE